Document généré le 7 juil. 2025 19:43

Québec français

Nouveautés

Numéro 108, hiver 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56362ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (108), 6–27.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un vent de changement

ANNUAIRE

L'annuaire théâtral « Dramaturgie(s) »
n° 21, printemps 1997, 186 pages.

Le vingt et unième numéro de *L'annuaire théâtral* est porté par un vent de changement : une nouvelle maquette, d'abord, mais aussi plusieurs modifications internes.

Le lecteur pourra puiser à même un important dossier thématique « regroupant un ensemble de travaux sur une problématique spécifique annoncée en page de titre » (p. 5). Dès le prochain numéro, la rubrique « Pratiques et travaux » lèvera le voile sur des « articles faisant état des recherches dont la portée théorique et critique est clairement définie » (*id.*). La revue s'enrichira également d'entretiens ayant principalement pour objectif de sonder la dimension pragmatique, concrète du théâtre et de ses multiples facettes. Pour ce numéro-ci, le rideau tombe sur des « Notes de lecture », lesquelles nous offrent des comptes rendus d'ouvrages récemment parus. Avis aux fidèles lecteurs de la rubrique « La revue des revues » : elle sera de retour dès le prochain numéro.

Des perspectives nouvelles certes, mais un objectif central qui demeure le même : mieux faire connaître le théâtre, mieux l'interroger, mieux le découvrir, mieux le démystifier. « Je me suis abreuvée aux visées de mes prédécesseurs en insistant sur l'ouverture de *L'Annuaire théâtral* : ouverture à différentes approches théoriques, à différentes pratiques artistiques, à une réalité plus large, à d'autres contextes culturels et, j'ajouterais, à des signatures plurielles » (p. 9) : l'ouverture quant au théâtre et à ses manifestations protéiformes — dont Chantal Hébert, la directrice, prône l'importance en introduction — se dégage bel et bien de l'ensemble de la revue comme de chacun des articles qui la composent.

Le dossier thématique du présent numéro (« Dramaturgie(s) ») a été confié à Lucie Robert (Université du Québec à Montréal/CRELIQ). Dans sa présentation, elle met cartes sur table et dévoile le carrefour névralgique des différents textes des collaborateurs : « Y a-t-il moyen d'envisager l'étude du texte dramaturgique en tenant compte des acquis récents de l'étude de la représentation sans pour autant dissoudre la spécificité textuelle de cette écriture ? » Neuf textes s'offrent à nous comme réponses : il y est question d'actions et d'espace, de femmes et d'informatique, de corps et de (post)-modernité…

Jenny Landry

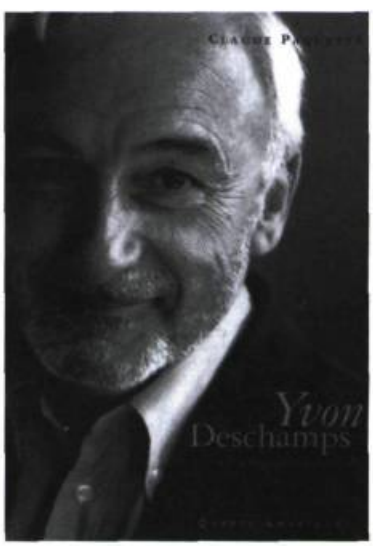
Aventurier fragile ?

BIOGRAPHIE

Yvon Deschamps, un aventurier fragile
Claude PAQUETTE
Québec/Amérique, Montréal
1997, 330 pages.

Claude Paquette n'en est pas à son premier livre, mais il fait ses premiers pas sur un « terrain biographique » fertile : Yvon Deschamps, monologuiste avant-gardiste et humoriste philanthrope. L'auteur fait tomber le masque médiatique et révèle la vraie nature de cette figure marquante du paysage québécois : « Qui est Yvon Deschamps ? Avant tout un solitaire, qui a le constant besoin d'être discrètement entouré pour maîtriser les craintes et les peurs pouvant inhiber sa vie personnelle et professionnelle. Mais c'est aussi un solidaire, qui ne peut pas être heureux quand il observe cette société perpétuant les injustices et les bêtises. Yvon est un solitaire solidaire » (p. 278). Yvon Deschamps, un « aventurier fragile » ? Oui, car chez lui, provocation rime avec crainte de déplaire - deux inconciliables dont il a su tirer profit.

Le biographe décevra les plus curieux et les plus friands d'éléments



inédits, puisque tel n'est pas l'objectif que l'auteur s'est fixé. Son approche repose sur l'évocation de trois « histoires » : l'histoire de la vie d'Yvon Deschamps, l'histoire du Québec et... les « histoires » d'Yvon Deschamps sur le Québec, les Québécois et la vie dans tous ses méandres tragi-comiques.

L'avant-propos explique sommairement la motivation de l'auteur et la genèse de la biographie : « Je me suis refusé à écrire un portrait romancé, préférant m'en tenir aux faits, aux événements, aux rencontres et aux humeurs » (p. 13). Le lecteur plonge ensuite dans un voyage fascinant comportant quatre escales : « Les années d'apprentissage (1935-1968) », « Les années de consécration (1968-1976) », « De la consécration à l'usure (1976-1985) » et « D'un refuge à l'autre (1985-1997) ». Enfance, adolescence, études, travail, relations interpersonnelles, politique et engagement social sont à l'ordre du jour.

Ceux et celles qui s'intéressent avant tout à la dimension littéraire de Deschamps, c'est-à-dire à ses monologues et à ses chansons, apprécieront tout spécialement la deuxième partie : s'y retrouvent plusieurs extraits commentés de monologues incontournables, dont « Les unions, quossa donne ? », celui qui a lancé Deschamps à l'*Ostidcho* en 1968.

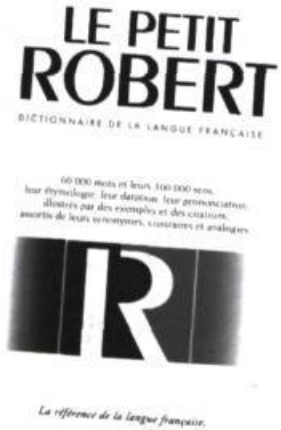
L'intérêt du lecteur pour le monologuiste fait oublier une écriture parfois désinvolte. La biographie, par sa dimension sociologique, a toutefois le mérite de remémorer et de mettre en contexte notre histoire des années trente à aujourd'hui.

Jenny Landry

Le Petit Robert. Nouvelle édition
Dictionnaires le Robert, Paris, 1996, 2 550 pages.

Le Petit Larousse illustré
Paris, Larousse, 1997, 1 784 pages.

Le Robert benjamin
Dictionnaires le Robert, Paris, 1997, 572 pages.



L'automne apporte son lot de nouveautés, parmi les - quelles les dictionnaires. Marché lucratif s'il en est, le dictionnaire a su tendre de plus en plus vers des spécialisations afin de répondre à la demande de la société dont l'évolution n'a de cesse. Les dictionnaires sont des ouvrages de référence par excellence, qui pour l'orthographe, qui pour la sémantique, qui pour le plaisir d'enrichir son vocabulaire. Si le *Larousse* a longtemps occupé tout le terrain, il fait maintenant face à un compétiteur sérieux : *Le Petit Robert*, et ce depuis de nombreuses années. L'un et l'autre répondent à des besoins fort différents, ce dont témoigne leur conception tant lexicographique que graphique.

Le Petit Robert, dans sa nouvelle édition mise à jour, offre une définition de 60 000 mots que l'on suppose être ceux d'usage le plus courant, même si un locuteur instruit en utilise tout au plus 10 000. Quoi qu'il en soit, le *Robert* donne des défintions plus complètes que ses concurrents, l'étymologie et, souvent, synonymes ou antonymes. L'ouvrage se présente d'un seul bloc, sans illustrations, graphiques ou images ; l'usager doit s'en remettre à son imagination, à sa culture ou poursuivre sa recherche s'il veut véritablement saisir la portée et l'usage d'un mot le moindrement spécialisé.

Le Petit Larousse, lui aussi offert dans une édition remaniée et mise à jour, donne la définition de 59 000 mots auxquels s'ajoutent celle de 28 000 noms propres. C'est dire que les définitions du second sont nettement plus succinctes, mais conviennent à merveille à des lecteurs moyens pour qui le dictionnaire est un ouvrage de référence plus qu'un outil de culture. À défaut de fournir la description sémantique complète, *Le Petit Larousse* propose plus de 3 800 illustrations en couleurs dont des photographies, des dessins, des schémas, des reproductions d'œuvre d'art, et près de 289 cartes géographiques ; autant de matériel complémentaire qui permet de mieux saisir parfois le sens d'une définition ou de comprendre un phénomène particulier selon l'adage archi-connu : « une image vaut mille mots ». L'avantage d'avoir une section de noms propres n'est certes pas à dédaigner, même si celle-ci, on s'en doute bien, est succincte dans ses définitions et très sélective dans ses choix.

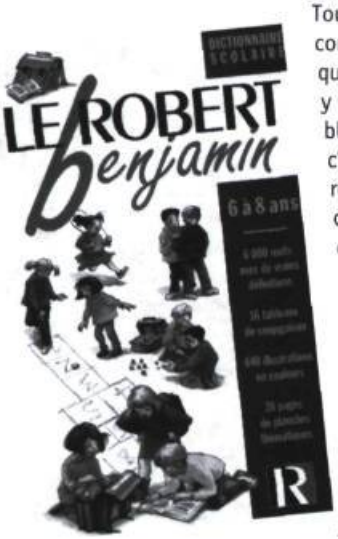
Reste que les deux ouvrages consignent des usages de la langue bien après que les locuteurs français les ont adoptés. Entendons bien français de France puisque la francophonie est l'enfant pauvre de ces dictionnaires, même si la langue évolue plus rapidement dans ces pays. Ainsi tout le vocabulaire de l'informatique, l'un des secteurs de pointe au Québec, est presque totalement absent. On trouve « internaute » dans le *Larousse*, mais inutile de chercher plus loin pour partagiciel, inforoute, etc. On objectera qu'il s'agit là d'un glossaire précis, mais c'est sans compter que ces dictionnaires prennent le français de France, voire celui de Paris, comme norme. Cela peut convenir pour une approche globale du phénomène linguistique, après tout le Québécois moyen se fait entendre et comprendre à Paris, mais au-delà de cette conception à courte

une musique de l'intervalle, de la panne, du crépuscule

vue de la langue, on serait en droit de s'attendre à ce que le parler québécois soit mieux consigné dans ces ouvrages.

Autant *Le Petit Larousse* que *le Petit Robert* présentent des qualités et des défauts que l'on ne peut départager *in abstracto*, sans tenir compte de l'utilisation qui est faite de chacun d'eux. Toutefois, on pourrait dire que le *Larousse* est d'usage plus général ; c'est le compagnon idéal pour répondre à une question ponctuelle qui ne demande pas de longs développements. Pour l'étudiant plus sérieux ou les personnes qui se frottent souvent à des problèmes d'ordre linguistique, *Le Petit Robert* répondra mieux à la tâche.

Enfin, pour le jeune élève du primaire, les Dictionnaires Robert propose un dictionnaire scolaire : *Le Robert benjamin* destiné aux 6 à 8 ans. L'ouvrage est de belle facture dans son ensemble : intérieur couleur, signet pour indiquer les lettres, tableaux de conjugaison, illustrations couleurs et planches thématiques. Tous les mots sont illustrés par un exemple. Soulignons que les concepteurs ont fait un effort pour éliminer les clichés sexistes que l'on risque toujours de trouver dans ce type d'ouvrages. On y trouve 6 000 mots d'usage courant aux définitions accessibles pour un jeune usager : « exotique » : « Un fruit exotique, c'est un fruit qui pousse dans les pays lointains ». D'aucuns reprocheront l'utilisation de la même formule pour toutes les définitions (telle chose, c'est...) ou presque, mais c'est sans compter sur le fait qu'il s'agit d'un ouvrage de consultation, non pas d'un livre de lecture. Plus sérieuse est la lacune concernant les illustrations. On se demande vraiment ce qu'ont pu penser les concepteurs et les graphistes de cet ouvrage en offrant des dessins aussi moches qui semblent sortir tout droit d'un manuel du début du siècle : dessins aux couleurs délavées, personnages habillés et coiffés à la mode d'une autre époque. On se désole en pensant qu'avec les possibilités qu'offre l'informatique on n'ait pas pensé travailler sur ce support, quitte à s'associer avec les producteurs du *Dictionnaire visuel* publié chez Québec/Amérique. Mis à part cette réserve, je crois que ce dictionnaire devrait répondre à un besoin même s'il existe des ouvrages québécois équivalents sur le marché.



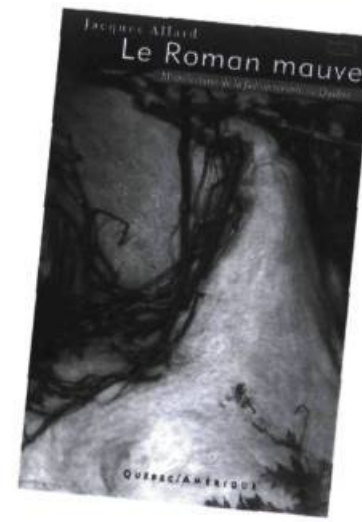
Lucille Angers

Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec
Jacques ALLARD
Québec/Amérique, Montréal,
1997, 393 pages.

Cent neuf articles composent le recueil de Jacques Allard, *Le roman mauve*, qui reprend une suite de textes hebdomadaires parus dans *Le Devoir*, depuis 1992 jusqu'en 1996, et portant sur la littérature narrative du Québec. Sous-titré *Microlectures de la fiction récente au Québec*, ce regroupement, présenté en ordre chronologique de parution, forme en quelque sorte une introduction à l'histoire littéraire québécoise des années 1990. Le choix des chroniques explique, bien entendu, les préférences du critique qui, dans un fort intéressant « Avant-propos », avoue rechercher « la musique grave » du type de roman paru à l'époque, « une musique de l'intervalle, de la panne, du crépuscule », de « type méditatif ou interrogatoire » (p. 15). C'est ce que lui inspirait une œuvre d'Ozias Leduc, « L'heure mauve », qui a suscité le titre de son recueil. À lui seul, cet avant-propos, riche et dense, constitue une solide introduction à un pan récent de notre histoire littéraire.

On ne peut qu'être séduit à la relecture de ces textes intelligents et fins, qui vont à l'essentiel et dont je savoure le ton, chaleureux, quand il aime, acide, quand il n'aime pas ou peu, ses analyses justes et honnêtes, aux notations subtiles, écrites dans un style délié, entraînant, en même temps que percutant, et parfois incisif. Et je goûte son érudition, sa culture aux larges horizons, son « intertextualité » si enrichissante. Et surtout son remarquable sens critique. Ses chroniques dépassent le simple compte rendu ; elles offrent des leçons exemplaires de finesse et de clarté, et révèlent un immense amour de la littérature.

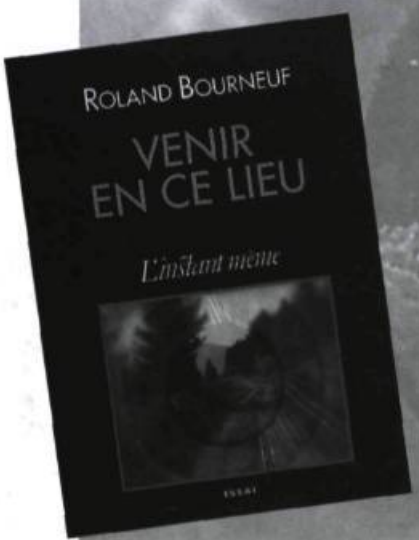
Gilles Dorion



Venir en ce lieu
Roland BOURNEUF
L'instant même, Québec,
1997, 204 pages.

Les premiers essais de Roland Bourneuf étaient des études universitaires, dont un livre important sur *L'univers du roman*. Après s'être consacré depuis 1990 à la fiction (nouvelles et roman), il revient à l'essai, mais cette fois dans sa forme la plus littéraire. *Venir en ce lieu* est constitué d'une suite de tableaux qui exposent l'in-

La pierre, le sable, l'eau, la forêt...



fluence des lieux sur la perception du monde. Il s'agit d'un essai personnel : Bourneuf alimente sa réflexion en partant de ses propres voyages, de sa connaissance de sa propre culture ou de celle des autres. Il explore toutes les facettes de l'espace, parlant des lieux de l'enfance aussi bien que de ceux du voyage, des lieux réels et des lieux rêvés. La pierre, le sable, l'eau, la forêt sont des éléments qui appellent à la rêverie et qui permettent ainsi de délimiter le territoire de son identité. La maison habitée, au présent ou au passé, revêt une valeur d'icône lorsqu'elle rappelle une grande figure littéraire chère à l'auteur. Ce dernier propose aussi des textes qui évoquent les lieux mystiques du monde, affirmant alors la primauté du spirituel dans l'espace personnel.

Venir en ce lieu, par son titre, évoque une naissance, une venue au monde qui définit l'individu par un lieu singulier, un point d'ancrage nécessaire, mais qui ne saurait se passer d'une confrontation avec l'ailleurs. Mieux que n'importe quel ouvrage théorique proposant l'étude de l'espace, cet essai de Bourneuf transforme l'espace réel et vécu en un univers du lieu qui livre toute la vérité de la fiction.

Gilles Perron

Ce pays comme un enfant
Serge CANTIN
Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1997, 212 pages.
(Collection « La ligne du risque »)

Recueil de huit essais et un épilogue, *Ce pays comme un enfant* ne laisse pas de surprendre — encore après le recul qu'il engendre —, d'abord par la mécanique étrange qui l'anime, ensuite et surtout par l'empreinte de cet indescriptible sentiment auquel un lectorat favorable ne peut se soustraire. Ce recueil se veut avant tout un très bel hommage à Fernand Dumont. Serge Cantin ne fait pas que l'apologie d'une partie de sa pensée, il y puise régulièrement des outils pour appuyer ses propres démonstrations herméneutiques. Il n'y a guère de moyens plus efficaces pour rendre justice à un penseur disparu que de signifier l'actualité de ses préceptes en les utilisant soi-même. Cantin n'y manque pas.

Une deuxième partie présente, soudée à la première, la quête d'identité d'un intellectuel québécois. Ce thème récurrent est presque aussi populaire, chez les essayistes, que la figure du moine butineur dans la littérature du Moyen Âge. L'identité culturelle se pose en problème de conscience pour tous les peuples, reconnus ou non. Au Québec s'ajoute le fardeau de fournir constamment l'impossible preuve de l'existence du peuple québécois pour justifier la démarche indépendantiste entreprise depuis une trentaine d'années. Cantin tâche d'apporter des éléments de réponse à cette quête identitaire en puisant dans divers ouvrages — et à même ses propres recherches — des réflexions sociologiques et philosophiques. On le devine, Fernand Dumont y trouve une place de choix ; mais Cantin parvient aussi à tirer de travaux divers, qui parfois n'ont rien à voir avec la problématique québécoise, des pensées appuyant fort à propos ses hypothèses. Il faut lui reconnaître un grand talent pour arriver à tout coller ensemble, au point où cela sent un peu le surfait, et rend une partie de la lecture laborieuse. En réponse à un ouvrage antinationaliste québécois, l'auteur se plaint de l'usage d'« une méthode qui [lui] a rappelé celle du marxisme de naguère, théâtre d'une véritable subversion du discours, la réponse y précédant toujours la question » (p. 160). Humblement, on admettra que certains des essais de Cantin transpirent la ligne directrice, la réponse souhaitée exerçant sur la solution un magnétisme visible.

L'ouvrage présente une perspective intéressante pour le lecteur nationaliste. Car, insensiblement, de page en page, d'essai en essai, on s'attache davantage au philosophe, à son écriture, à son combat d'apôtre de Fernand Dumont jeté dans la fosse aux lions, tantôt britanniques, tantôt québécois. Le sommet est atteint au début de l'article « Les vieilles menteries que Khouri nous contait » : « Cloué au lit pendant quelques jours en juin par suite d'un accident de vélo, j'ai eu tout ce qu'il faut de loisir pour parcourir d'un œil cyclopéen (mon gauche étant provisoirement hors d'usage) Qui a peur de Mordecai Richler ? » (p. 159). Jusqu'à la mort, l'intellectuel québécois errant qui s'accroche à son droit d'exister... Lorsque cet ouvrage laisse transparaître les sentiments de son auteur, il devient prenant.

Marc-Antoine Tanguay-Lauzière

Les agences de presse passées au peigne fin

Le village CNN. La crise des agences de presse
Patrick WHITE
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1997, 190 pages.

Patrick White est correspondant de l'agence de presse Reuter à Québec et compte plus de dix années d'expérience comme journaliste. Le monde des agences de presse lui est donc familier. Dans son ouvrage, *Le village CNN*, le journaliste fait une brillante analyse de ce qui se passe présentement au sein de ces agences où sévit une importante crise en raison de l'arrivée de chaînes télévisuelles, telles le Cable News Network (CNN) et la British Broadcasting Corporation, qui offrent des services de nouvelles continues et qui diffusent, chacune, dans plus d'une centaine de pays. Cette crise a même forcé l'agence United Press International (UPI) à déposer un bilan de faillite, en janvier 1997.

Tout au long de son ouvrage, White ne lésine pas sur le moindre détail qui affecte les agences, qu'il soit d'ordre politique ou financier. Chacune de celles-ci est passée au peigne fin. De Reuter à l'AFP, en passant par les agences moins connues comme la Deutshe Press Agentur (DPA) ou l'agence espagnole EFE, rien ne lui échappe. Les dépenses des agences, leurs revenus, les pays où elles diffusent leurs informations, les coupures internationales, etc. Vraiment tout y est, ce qui rend même parfois la lecture lassante.

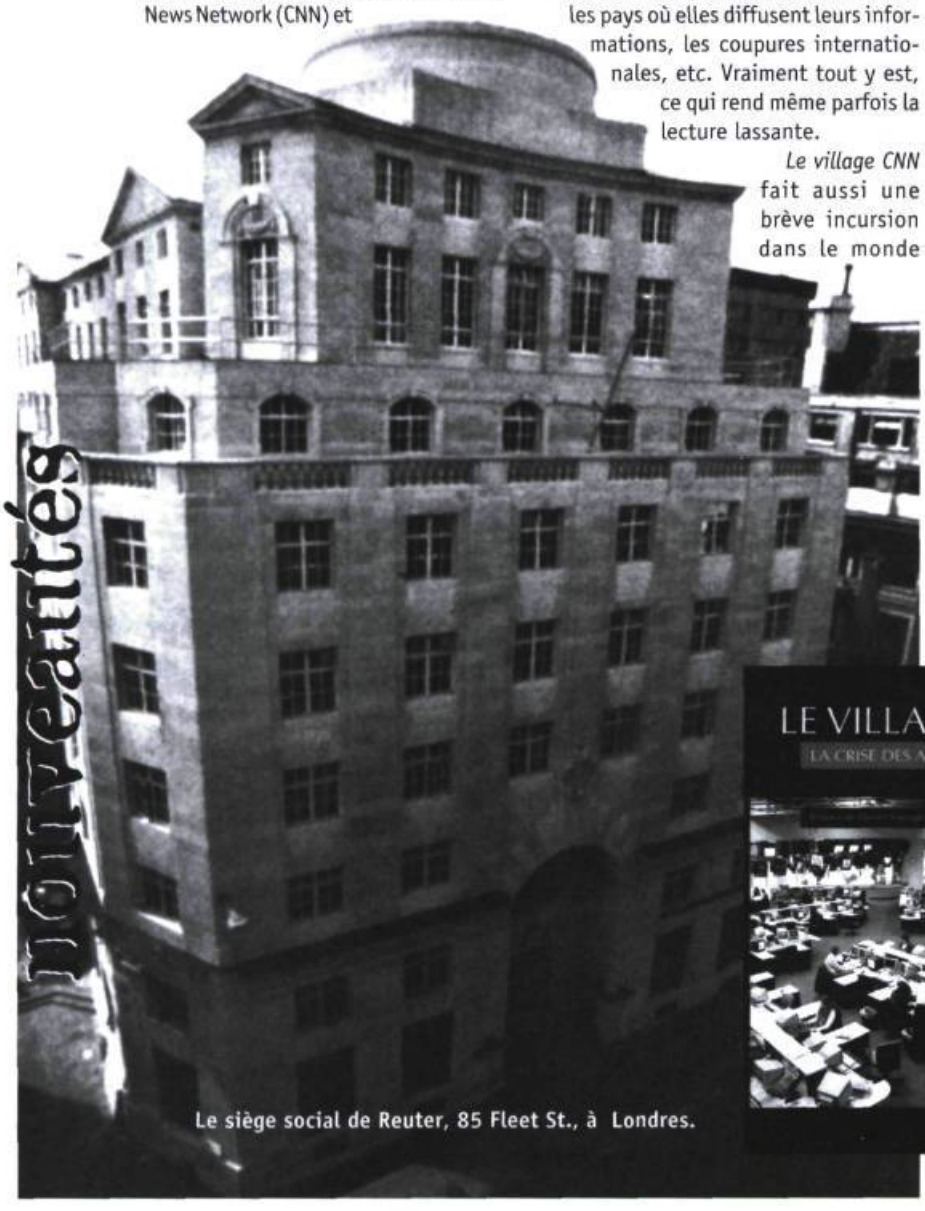
Le village CNN fait aussi une brève incursion dans le monde des nouvelles technologies et sur les changements que les agences ont dû ou devront entreprendre pour affronter l'ère Internet. La question est donc de savoir si les agences de presse ont, encore aujourd'hui, leur place dans le domaine des communications, où l'image et la rapidité sont de mise.

Il se trouvera sûrement un bon professeur d'université pour mettre ce livre dans la liste des ouvrages obligatoires. Si jamais un travail sur les agences de presse vous est imposé, l'ouvrage de Patrick White est tout désigné. Florian Sauvageau, professeur au Département des communications à l'Université Laval, se portera sûrement volontaire puisqu'il en signe la préface.

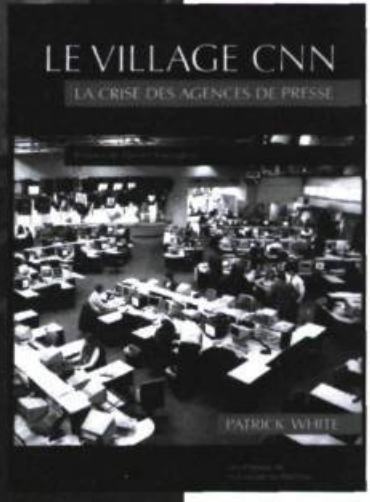
L'ouvrage est bien construit et solidement documenté. Mais peut-être pour son prochain ouvrage, Patrick White pourrait expliquer à ses lecteurs comment les journalistes fonctionnent dans une agence de presse de l'envergure de Reuter, ce qu'il garde sous silence, dans *Le village CNN*, mais ce qui aurait pu s'avérer pourtant fort intéressant.

Marc-André Boivin

nouveautés



Le siège social de Reuter, 85 Fleet St., à Londres.



Enfants, nous les embrassons ; adolescents, nous les embarrassons...
Fernand FOURNIER
Fides, Saint-Laurent,
1996, 162 pages.

Fruit d'une réflexion reposant sur plus de vingt-cinq années de travail dans le milieu de l'éducation, le livre de Fernand Fournier fait le bilan de son expérience auprès des jeunes. Son ouvrage, divisé en trois parties, traite des relations complexes entre les adolescents et les adultes, plus précisément leurs parents et leurs enseignants.

La première partie, « L'adolescence en état de choc », brosse un tableau de cette tranche de vie, caractérisée, en cette fin de siècle, par un avenir indéfini en raison, notamment, de l'absence de projets collectifs. Un tel contexte d'insécurité ne contribue guère à amener ces jeunes à réaliser les performances que l'on exige d'eux. La présence de guides apparaît alors indispensable. Devant les difficultés, « la référence à des modèles proches, si imparfaits soient-ils, engage au dialogue et fait place à la nuance » (p. 24). Ces échanges sont toutefois loin de correspondre à un véritable dialogue, car ils se heurtent plus souvent qu'autrement au « choc des valeurs », qui constitue la thématique de la deuxième partie.

Le conflit des valeurs, amplifié par la fin des consensus sociaux et la rapidité des changements, peut sembler, de prime abord, sans issue. Mais les valeurs propres à chaque génération sont-elles si éloignées ? Insistant sur l'engagement, le respect et la discipline, que l'on identifie spontanément à la génération plus âgée, l'auteur montre bien que ce n'est pas tant la nature même de ces valeurs qui est remise en question par les jeunes mais la façon de les vivre au quotidien pour qu'elles aient un sens. Par conséquent, il invite les adultes, non pas à renier ces valeurs, mais à adopter le point de vue des adolescents, attitude nécessaire à l'établissement d'une relation saine.

C'est naturellement sur la relation entre les adolescents et les adultes que porte la troisième partie. Insistant sur le rôle spécifique mais complémentaire des parents et des enseignants, Fournier affirme que toute relation éducative demeure liée à ces trois composantes : la confiance, la complicité et la confrontation. Grâce à elles, on peut parvenir à encadrer et à « accompagner un jeune, [ce qui] ne consiste pas à le conduire à soi mais à le conduire là où il peut grandir » (p. 112).

La vaste expérience de l'éducateur lui permet de cerner ce qui est à l'origine des difficultés qui caractérisent les relations jeunes/parents/enseignants. Sans jamais verser dans le rôle de l'expert moralisateur, Fournier a le mérite de bien poser les problèmes, mais également celui de proposer des solutions qui, sans constituer des remèdes sûrs à tous les maux, ouvrent la voie(x !) au dialogue. Accessible, ce livre est à mettre entre les mains des (futurs) parents d'enfants adolescents, des enseignants et (pourquoi pas ?) des adolescents !

Jean-Denis Côté

la confiance, la complicité et la confrontation

« Dimensions de la vie des 15-19 ans » couvre un large éventail puisqu'on y traite d'orientation professionnelle, des relations avec autrui, de loisirs, de travail salarié pendant les études, des modes de vie et de leurs répercussions sur la santé, du sens de la vie par le biais des croyances et des valeurs. Si certaines études viennent confirmer des tendances (le roman demeure le genre littéraire le plus populaire des adolescents, plus précisément le roman d'aventures), d'autres font ressortir des aspects plutôt méconnus (le travail salarié, s'il constitue moins de dix ou quinze heures par semaine, selon l'âge de l'étudiant et le niveau scolaire atteint, ne nuit pas aux études, mais leur serait même bénéfique).

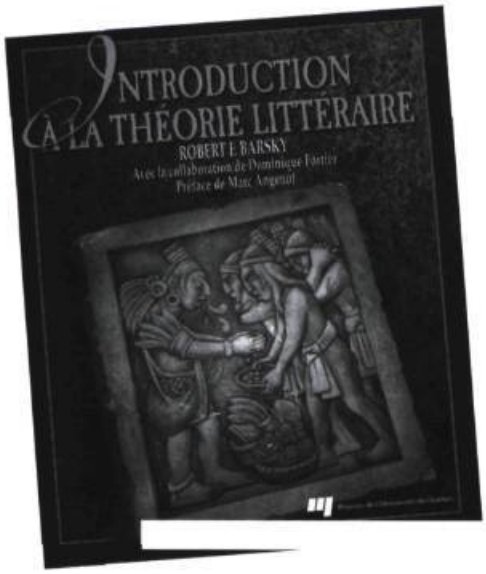
« Portraits des 15-19 ans », comme son titre l'indique, brosse un portrait en quatre catégories : les élèves de fin de secondaire, les étudiants du collégial, les travailleurs, et ceux qui ne sont ni aux études, ni sur le marché du travail. Chaque portrait présenté établit des liens entre les jeunes et les institutions auxquelles ils sont liés. Cela amène les auteurs à mettre notamment en relief le décrochage et le retard scolaires, l'accessibilité du système collégial et l'origine familiale et sociale des jeunes, « les chances de réussite sur le marché du travail de ceux qui y entrent immédiatement après leur scolarité obligatoire » (p. 18) et l'absence de soutien social dans certains milieux.

Fort bien écrit et particulièrement accessible, cet ouvrage a le mérite de réunir des données pertinentes qui seraient sans doute restées oubliées dans les tiroirs des bureaux des différents ministères. *Les 15-19 ans* constitue une source d'informations privilégiées pour l'animateur de pastorale, la travailleuse sociale, les enseignants du secondaire et du collégial, bref, pour toute personne œuvrant auprès des jeunes.

Jean-Denis Côté

Les 15-19 ans. Quel présent ? Vers quel avenir ?
Madeleine GAUTHIER,
Léon BERNIER *et al.*
Les Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 1997, 252 pages.

Les 15-19 ans constitue la synthèse de plusieurs études socio-anthropologiques sur les jeunes du Québec âgés de 15 à 19 ans. Les auteurs ont ciblé les jeunes de cet âge « parce que cette période de la vie est la plaque tournante de plusieurs choix qui orientent l'avenir » (p. 15). Regroupées en deux grandes parties sous différentes thématiques, ces études présentent un portrait social des jeunes qui révèlent la diversité et la complexité de leurs parcours.



Introduction à la théorie littéraire

Robert F. BARSKY
Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1997, 261 pages.

Ouvrage honnête et original, *Introduction à la théorie littéraire* de Robert F. Barsky vient combler une lacune importante dans le domaine des études littéraires puisqu'il effectue un survol assez complet des théories liées à cette discipline. Ainsi il brosse un tableau de l'historique des grandes tendances de la critique littéraire actuelle, en présentant les caractéristiques principales des onze approches sélectionnées. Parmi celles-ci, mentionnons le structuralisme et la sémiotique, le dialogisme, les théories de la réception, la psychocritique, la sociocritique, ainsi que le féminisme qui, sans constituer à proprement parler une méthode d'analyse, n'en reste pas moins un courant important de la recherche littéraire contemporaine. En outre, l'auteur ne se contente pas d'exposer les composantes majeures des méthodes abordées ; il fournit également des exemples d'analyses de textes effectuées à partir des modèles théoriques proposés. Enfin, il met en lumière les points forts de même que les lacunes que comportent nécessairement toutes ces approches.

Toutefois, contrairement à ce que sa préface laisse entendre, le livre de Barsky ne s'adresse pas aux étudiants du collégial, mais plutôt, et surtout, aux étudiants universitaires de la fin du premier cycle. En effet, bien que l'auteur ait privilégié une langue accessible, il n'en demeure pas moins que les concepts abordés présupposent un nombre important de connaissances littéraires, et une fréquentation assidue du phénomène lui-même. Par ailleurs, les exposés portant sur l'essentiel des différentes approches semblent parfois trop brefs, de même que les analyses qui les complètent. Souvent, on a l'impression que les méthodes décrites ne le sont qu'en surface, de sorte qu'un étudiant désireux de mettre une de ces grilles d'analyse à l'épreuve devra, de toute façon, retourner aux textes d'origine. La présence de certaines approches, comme le « New Criticism », de même que l'absence d'autres (par exemple, le comparatisme) laisse perplexe.

En somme, voilà un livre qui ne tient pas toutes ses promesses, sans compter qu'il est malheureusement émaillé de nombreuses fautes typographiques.

Christiane Lahaie

La nouvelle au Québec

Sous la direction de François GALLAYS et Robert VIGNEAULT
Fides, Saint-Laurent, 1996, 264 pages.
(Collection « Archives des lettres canadiennes », IX)

La collection « Archives des lettres canadiennes », entreprise littéraire d'envergure amorcée au début des années 1960, constitue une référence majeure en littérature québécoise ; les ouvrages qui la composent sont tous consacrés à des périodes ou à des genres (L'École littéraire de Montréal, L'essai et la prose d'idées au Québec, Le roman canadien-français...). Le neuvième tome porte sur la nouvelle québécoise, des premières manifestations du genre aux écrivains contemporains, figures représentatives ou négligées. Sous la direction de François Gallays et Robert Vigneault, cette publication du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa repose sur la collaboration de plusieurs chercheurs de différentes universités canadiennes.

Les tomes des « Archives des lettres canadiennes » sont organisés de façon sensiblement similaire : quelques articles situent la période ou le genre, en en faisant émerger les traits importants, suivis d'études de cas (œuvres ou auteurs). Curieusement, au lieu de définir la nouvelle comme genre, le premier article de *La nouvelle au Québec* est consacré au recueil de nouvelles comme forme, comme mode de publication. André Carpentier et Denis Sauvé décrivent différentes caractéristiques du recueil, dans une perspective qui pourrait facilement être transposée aux autres types de recueils (essais, poèmes, etc.). Ce choix éditorial d'esquiver la définition du genre témoigne d'un malaise qui plane sur tout l'ouvrage. Les deux articles suivants, celui de Joseph-André Senécal sur la nouvelle avant 1940 et celui de Michel Lord sur la nouvelle fantastique et de science-fiction, évitent toute définition de la nouvelle dans leur créneau respectif. Empruntant tous deux une approche historique, Senécal développe une périodisation en trois temps de la nouvelle avant 1940 et Lord montre la présence fluctuante du fantastique et de la science-fiction dans la nouvelle, étude qui se termine par un portrait d'auteurs contemporains d'œuvres de ces sous-genres.

Une série de sept études d'auteurs complète ce neuvième tome. François Gallays étudie le grotesque chez Albert Laberge ; Robert Vigneault tente de montrer la présence d'essai dans les « nouvelles » de Gabrielle Roy ; Neil B. Bishop questionne la dialectique identité/altérité dans les nouvelles d'Anne Hébert, genre qu'elle n'a pratiqué qu'au début de sa carrière, avant son départ pour la France. Les œuvres de trois nouvellistes encore au purgatoire littéraire — Andrée Maillet, Madeleine Ferron et Marcel Godin — sont réactivées : Michel Biron s'attarde à l'approche humaniste des portraits urbains dressés par Maillet, Estelle Dansereau traite du minimalisme et des préoccupations sociales de Madeleine Ferron, alors que Dominique Perron montre l'auto-sabotage de la carrière de Godin par son écriture indifférente. Une étude un peu scolaire de l'œuvre d'André Major par Jane Everett clôt cette séquence d'articles sur les nouvellistes.

Conformément aux autres tomes des « Archives des lettres canadiennes », *La nouvelle au Québec* présente une bibliographie des œuvres du genre étudié, des « nouvelles » parues au Québec du début du siècle à 1985. Encore une fois, le malaise définitionnel plane et contraint la bibliographe à inclure toutes les œuvres appartenant à des genres brefs (nouvelle, conte, récit, légende...). Le neuvième tome des « Archives des lettres canadiennes » constitue une référence importante pour qui s'intéresse à la nouvelle. Il ne faut cependant pas espérer trouver une définition de cette forme littéraire ni de sa spécificité québécoise dans cet ouvrage franchement trop bref (à comparer au millier de pages de certains autres tomes), où « nouvelle » équivaut à peu près à toute forme narrative brève.

René Audet

Une étude de Maria Chapdelaine

Nicole BOURDEAU
Boréal, Montréal, 1997, 111 pages.
(Collection « Les classiques québécois expliqués » n° 1)

Si le premier numéro des « Classiques québécois expliqués » que dirigent Lise Gauvin et Monique LaRue, qui nous ont habitués pourtant à des ouvrages de qualité, est le reflet de la collection, il nous faut tout de suite la désavouer. L'étude de Nicole Bourdeau ne fait en effet pas le poids devant les nombreuses études sérieuses qu'a suscitées le roman de Louis Hémon, tant elle est farcie d'erreurs et de lieux communs, de jugements de valeur sur la célèbre œuvre de l'écrivain brestois. Pourtant en consultant l'édition annotée (j'allais dire critique) que j'ai préparée chez Guérin littérature en trois tomes de plus de 2 500 pages, entre 1988 et 1995, et qui ne figure pas même en bibliographie, pas plus que mes nombreux textes consacrés à Hémon et à son œuvre au cours des quinze dernières années, Nicole Bourdeau aurait pu éviter une foule d'erreurs, proposer autre chose, dans la première partie, qu'une simple paraphrase de l'œuvre, voire, peut-être, modifier son interprétation de *Maria Chapdelaine*, qui trouve son explication dans *Itinéraire*, journal de voyage de l'écrivain, prélude à son œuvre maîtresse.

Procédons par ordre. D'abord les erreurs. Visiblement Nicole Bourbeau ne connaît pas Hémon, encore moins ses œuvres. Il suffit de parcourir les trois premières pages, qui donnent le ton à l'étude, pour s'en convaincre. Mais ne perdez pas votre temps, je l'ai fait pour vous. 1901 : Hémon ne poursuit pas ses études de droit, il les termine ; 1903 : il s'installe à Londres (c'est plus précis qu'en Angleterre) non comme journaliste, mais comme commis de bureau. Il remporte deux prix à deux concours, et non une série « les uns après les autres » ; 1911 : *Itinéraire*, son récit de voyage, paraît d'abord en français, sous le titre « À la recherche de Maria Chapdelaine », dans la revue parisienne *Demain*, en mai 1924, avant l'édition anglaise ; 1913 : *Maria Chapdelaine* est le quatrième roman de Hémon et non le troisième ; 1916 : l'éditeur montréalais de la première édition en volume est Joseph-Alphonse Lefebvre (et non LeFèvre) et ce n'est pas la ténacité de Louvigny de Montigny qu'il faut louer mais sa perspicacité quand il fait éditer le roman. Hémon ne vit pas, à Londres, « chichement des articles qu'il publie dans les journaux », mais de son salaire de commis de bureau et de l'argent que lui envoie sa mère à qui il réclame des sous une bonne quarantaine de fois dans ses lettres. De plus, l'intrigue du roman ne se déroule pas en 1910, mais en 1908-1909, et il est faux d'écrire qu'il n'y a « [a]ucun événement extérieur, guerre ou élection, [qui] n'intervient comme repère temporel » (p. 21). Quand on lit bien le roman, on découvre qu'il y a trois indications temporelles qui permettent de dater l'intrigue : le samedi 25 et le dimanche 26 juillet, fête de sainte Anne (et non le 22 juillet, ainsi que l'écrit Madame Bourdeau (p. 37), tombent les mêmes jours, en 1903, 1908 et 1914. Il faut écarter la dernière date, qui est postérieure à l'écriture du roman. Il faut exclure la première, car Pie X, dont le portrait trône sur un mur de la maison de la cousine Azalma Larouche en avril, n'a été élu pape qu'en août 1903. Une autre indication de la diégèse milite en faveur de 1908 : la construction de l'église de Saint-Prime a été entreprise en 1907, pour se terminer en 1908. Il ne faut pas connaître Hémon pour oser écrire que, s'il « a su apprécier les valeurs traditionnelles canadiennes-françaises, c'est qu'il est né et a été élevé dans une famille catholique » (p. 11). Il faut lire et relire *Itinéraire* pour comprendre l'émerveillement de Hémon pour « cette race qui ne sait pas mourir » et qui a su durer et se maintenir, en dépit de l'abandon de la France et de la présence des anglophones. Là est le sens de l'œuvre. Il ne faut pas connaître les autres œuvres de Hémon pour écrire à propos des voix qu'entend Maria : « Plus qu'un subterfuge du procédé. Des voix, celles de la conscience, se font entendre dans tous les romans de Hémon ». Mais encore faut-il les avoir lus !

Une telle étude, partiale et partielle, tend à limiter l'œuvre de Hémon à un roman du terroir ou à un roman de la terre. C'est un roman de colonisation et de prise de possession du territoire, voire un roman du grand mythe américain, quand on dépasse le premier niveau de lecture. C'est un roman qui exploite le conflit entre deux races, les nomades et les sédentaires, entre deux espaces, les espaces masculins et féminins, beaucoup plus qu'une banale histoire d'amour, comme le laisse entendre Nicole Bourdeau, non seulement dans sa paraphrase mais aussi dans les pistes de lecture qu'elle propose avec des questions parfois biaisées qui trahissent les nombreux jugements de valeur. Les analyses littéraires de la fin sont mieux réussies mais ne rachètent pas le reste...

Il faut espérer que les enseignants et enseignantes ne seront pas dupes et

qu'ils sauront faire la part des choses. L'étude manque de rigueur et traduit une absence étonnante de connaissance de l'œuvre, de l'auteur et de son époque. C'est dommage, surtout à un moment où, « au pays de Québec », on se préoccupe beaucoup d'écologie et de conservation des richesses naturelles !

Aurélien Boivin

Théâtre, multidisciplinarité et multiculturalisme

Chantal HÉBERT et
Irène PERELLI-CONTOS (dir.)
Nuit Blanche éditeur, Québec,
1997, 197 pages.

« Chantal Hébert et Irène Perelli-Contos, qui mènent des recherches à l'Université Laval sur le théâtre de création, ont pensé qu'il était temps de rassembler des spécialistes pour réfléchir, dans le cadre du colloque "Théâtre, multidisciplinarité et multiculturalisme", sur la fécondité du théâtre et sa fonction dans la société » (p. 7). Ce colloque, qui s'est déroulé au Palais Montcalm de Québec en juin 1994, a suscité une foule de réflexions toutes plus intéressantes et diversifiées les unes que les autres à propos du théâtre, de sa définition, de son avènement textuel ou scénique, de ses rouages et de son « hétérogène homogénéité » — ou de son « homogène hétérogénéité »...

Dix-huit auteurs et autant de textes ont permis la constitution de ce collectif dense et diversifié. L'objectif : « interroger les processus et les fondements de la création théâtrale actuelle de même que ses relations avec le public et les autres domaines artistiques » (p. 8). Le défi, de taille, est relevé avec brio.

Le choix du préfixe multi- est commenté par plus d'un. Louise Vigeant cerne particulièrement bien la nature de la multidisciplinarité théâtrale. Cette idée d'architecture syncrétique des signes théâtraux, toujours en filigrane, conduit le lecteur vers diverses avenues : chaos et postmodernité, idéographie dynamique, spectateur « créateur », théâtre de recherche, théâtre du Québec et théâtre de France, langue et maints autres sujets sont approfondis ou révélés avec finesse et clarté. Étudiés ou « interviewés », les Gilles Maheu, Robert Lepage, Denis Marleau, René-Daniel Dubois, Normand Chaurette et autres figures connues du théâtre occupent une place importante dans ce collectif dont la lecture, si elle s'attaque à des questions sérieuses, se veut malgré tout agréable et enrichissante : écriture soignée, démonstrations bien menées, sujets pertinents et contemporains. Un livre de référence à découvrir et à consulter souvent.

Jenny Landry

GUIDE

Petit guide du parler québécois

Mario BÉLANGER
Stanké, Montréal,
1997, 237 pages.

Il semblerait que les touristes francophones qui visitent le Québec éprouvent une certaine difficulté à saisir la parlure québécoise. Pour y remédier, voici le *Petit guide du parler québécois*, un lexique de près de deux mille mots qui se propose d'aider ceux qui contribuent à injecter des millions dans notre économie de façon à ce qu'ils apprennent à « déchiffrer ce qui distingue le parler québécois ». Quelle bonne idée !

Mais le lecteur curieux ou le linguiste en herbe, d'ici ou d'ailleurs, n'y trouvera pas son compte car, même s'il s'agit d'un ouvrage descriptif et de vulgarisation, on ne peut pardonner à Bélanger son manque de rigueur. Jamais il n'est question de méthodologie et on ne sait rien des recherches qui l'ont mené à l'établissement de son lexique : a-t-il fait le tour du

Québec avec un magnétophone, épié les discussions des clients d'une cafétéria ou étalé son propre vocabulaire ? De plus, alors qu'il précise l'origine des anglicismes — tâche assez aisée, avouons-le ! —, les archaïsmes, si nombreux dans notre langue, ne reçoivent que la mention « vieux français », sans aucune autre spécification. Pourtant, une simple consultation des ouvrages le moindrement sérieux lui aurait permis de constater, par exemple, que le « ti » ou le « tu », particules interrogatives, ne se retrouvent pas seulement au Québec, comme il le prétend, car ne l'entendait-on pas déjà au XV[e] siècle. Quant aux québécismes, il en existe deux sortes : ceux que recommande l'OLF et... les autres. Encore là, l'auteur refuse de s'avancer plus loin. Enfin, certaines définitions laissent songeur : imaginez l'incompréhension du Maghrébin qui, après avoir fait connaissance d'une jeune Québécoise et l'avoir complimentée amicalement de « belle pitoune », se verra éconduit avec des mots ou des expressions qui ne sont peut-être pas dans le *Petit Guide*...

L'ouvrage se conclut avec, en annexe, des éclaircissements (?) sur les sacres, le langage de l'auto, les abréviations ou les sigles courants, l'histoire de la langue au Québec et des témoignages d'Européens et d'Africains qui nous donnent de précieux conseils. De notre côté, nous pourrions leur conseiller d'oublier le *Petit guide* et de s'habituer à notre langue comme nous le faisons avec la leur lorsque nous les visitons. Car le seul mot juste dans le titre de cet ouvrage est « petit »...

Louis Fiset

Les adieux du Québec à Gaston Miron
Simone BUSSIÈRES (dir.)
Guérin, Montréal, 1997, 220 pages.
(Collection « Guérin littérature »)

Avec un sourire tendre et ce regard intense qu'on lui connaissait de près ou de loin, Gaston Miron semble inviter à prendre part à ses adieux sur la photo de la page couverture de l'ouvrage consacré à célébrer son « grand destin » (emprunt au titre de la collection chez Guérin). Dans *Les adieux du Québec à Gaston Miron*, une cinquantaine de textes, variant autant par le ton et le genre, forment un recueil dense, chargé d'amitié et de poésie. Autant de voix sont réunies, motivées par le même objet : l'« adieu », l'au revoir ultime, celui qui doit laisser sa marque parce qu'il n'y a pas d'autre rendez-vous...

L'intimité douloureuse, qui enveloppe les textes des amis, collègues et écrivains, permet néanmoins à ces voix d'être distinctes. Sans s'interpeller, elles se conjuguent pour laisser le lecteur devant le poète, devant l'homme, devant celui qui les a fait rire, les a émues, impressionnées, stimulées, secouées et aimées. La « multiplicité de ses voix » attribuée à Miron par France Théoret appelle la multiplicité de celles qui honorent le poète dans cet ouvrage.

Il y a, à travers *Les adieux du Québec à Gaston Miron*, une part du dernier rendez-vous de chacun, personnel ou littéraire. Émane de ces textes la présence réelle du poète, recréée par les mots de chacun, citations, anecdotes ou souvenirs. Tous ces adieux québécois à Miron sont comme des recours à Miron. Les Georges Dor, Nicole Brossard, France Boisvert, André Brochu, Gilles Dorion, Jean-Claude Germain, Roger Chamberland, Lise Gauvin, Pierre Perrault, Fernand Ouellette et tous les autres, à l'instar de Jacques Caron, semblent dire : « Il nous fallait Miron. À chaque instant, à tous les jours » (p. 40).

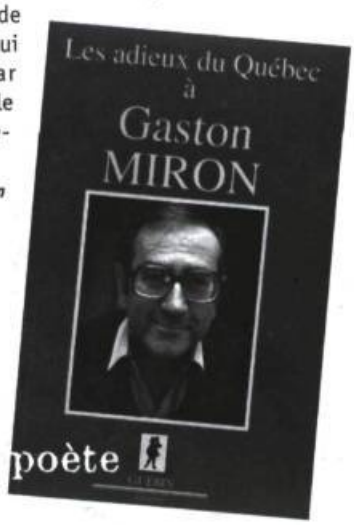
Parce que tout est « imbibé de nécessité » chez Miron, de même s'élabore ce recueil. Madeleine Gagnon exprime bien ce retour de voix pour célébrer Miron, le projet individuel au cœur de cet ouvrage. Elle parle de la nécessité, pour celui qui s'est adressé à tous ses « contemporains », de recevoir un hommage débordant « les seuls cercles de l'intimité » (p. 83). La nécessité des adieux puisée à même l'homme et sa parole impose donc au lecteur de retourner à la poésie, d'y retourner de multiples façons.

L'homme rapaillé, selon les beaux mots de François Dumont, est à l'exemple des *Essais* de Montaigne : « centre » et « foyer mouvant » où convergent l'homme et le poète, l'action et la parole, la présence et l'humilité, l'amour et la poésie dont font état les textes du recueil.

À travers les voix multiples, les évocations des rencontres littéraires au cœur de Paris ou de Montréal, la description des fêtes, des conversations intimes ou des événements politiques marquants, parvient jusqu'au lecteur la voix tonitruante, « la forte voix de Miron venue de ses monts laurentiens » (p. 84). Tout personnels qu'ils soient, ces hommages permettent à la lecture de devenir un outil d'histoire pour l'Hexagone et la vie littéraire, pour l'action politique et la lutte québécoise, un outil d'histoire constitué par la réalité vécue d'un homme dévoué à poursuivre « un combat contre l'ombre » (p. 91). André Gaulin réalise pleinement la dimension historique de l'hommage en retraçant l'engagement de Gaston Miron pour la langue française et en conviant le lecteur à y prendre part à la suite de Miron, « l'anthropoète ». Il n'y a pas de lecteur cible pour cet ouvrage, seulement le rappel, page après page, que Miron « Frère balbutié d'aube », a vécu avec la même exigence que sa poésie. Comme *L'homme rapaillé*, jamais clos, *Les adieux du Québec à Gaston Miron* s'ouvre sur ce qui reste du rendez-vous, sur ce qu'il y a à faire, à continuer.

À ce titre, le texte le plus éloquent est celui de sa fille, Emmanuelle, placé au tout début de l'ouvrage mais qui aurait pu, par ailleurs, en être le dernier mouvement.

Isabelle Asselin



La sensibilité écorchée vive d'une narratrice

Lectures du postmodernisme dans le roman québécois
Lucie-Marie MAGNAN
et Christian MORIN
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1997, 219 pages.

L'ouvrage de Lucie-Marie Magnan et de Christian Morin, tous deux professeurs au cégep de Sainte-Foy, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, s'inscrit dans le prolongement du nouveau programme de littérature à l'ordre d'enseignement collégial et s'ajoute à l'abondant matériel pédagogique qui l'accompagne, tels *Littérature québécoise* de Chamberland/Weinmann (Hurtubise HMH), *La littérature québécoise au XX^e siècle* de Bouvier/Roy (Guérin), le *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, sous la direction de Réginald Hamel (Guérin). Moisan/Morin limitent leur intervention au roman québécois contemporain et à un seul courant, le postmodernisme, dont ils donnent une définition un peu élastique. Sont dits postmodernes en effet « des textes qu'on peut lire et saisir en "plusieurs" dimensions. Ils ont une existence propre (on peut les lire à un premier niveau), mais ils appellent aussi une lecture beaucoup plus riche car ils font constamment référence à d'autres textes et à d'autres réalités artistiques, c'est-à-dire à l'intertextualité » (p. 12). Voilà qui peut aussi bien s'appliquer à *Angéline de Montbrun* qu'à *Menaud, maître-draveur*, deux romans publiés bien avant l'ère moderne et postmoderne couverte par l'ouvrage de Moisan/Morin. Même la forme dans le cas de Conan est tout à fait nouvelle, en 1882. Mais passons ! L'étude comporte trois parties : d'abord les six composantes du récit et la thématique (sept chapitres) qui éclairent les non-initiés, sans recourir au jargon abstrait et avec de nombreux et pertinents exemples, sur l'organisation du récit, la narration, les personnages, l'espace, le temps, les jeux de langage et les thèmes. Il est étonnant qu'on ne parle pas, dans le cas du modernisme, du style, voire de l'absence de ponctuation, procédé qu'ont utilisé entre autres Marie-Claire Blais, Victor-Lévy Beaulieu et Gérard Bessette, comme il est surprenant que les auteurs ne se réfèrent jamais ni à *L'espace romanesque* de Jean Weisgerber, qui insiste sur les oppositions, ni aux études importantes de François Ricard et de Roland Bourneuf, par exemple. Suit une double bibliographie sélective, l'une théorique et critique, comportant une douzaine de titres, et une autre, dite générale, contenant quinze titres, mais pas *Pour une lecture du roman québécois* du soussigné, publié chez le même éditeur en 1996. La dernière partie, qui couvre plus de quatre-vingt pages, est consacrée à des « Propositions de pistes de lecture » portant sur trente romans québécois publiés depuis *Prochain épisode* et *L'avalée des avalés* (1966) par seize écrivains différents. La sélection est contestable, mais reflète sans doute le choix des auteurs. L'absence des Michel Tremblay, Roch Carrier, Louis Caron, Louis Hamelin, Francine Noël, Madeleine Monette (*Le double suspect*, en particulier) et de quelques autres étonne, tout comme la présence de *L'hiver au cœur* d'André Major, une novella, et d'*Agonie* de Jacques Brault, un court récit. Toutefois, ces pistes aideront le lecteur moins familier à mieux comprendre les œuvres analysées. Les professeurs y trouveront certes abondante matière, pourvu qu'ils ne se limitent pas au palmarès de Moisan/Morin ! Des erreurs se sont glissées : l'intrigue de *Maria Chapdelaine* se déroule en 1908-1909 et non en 1910 (p. 157), *L'avalée des avalés* est paru chez Gallimard en 1966 dans la collection NRF et non dans la collection Folio, erreur fréquente dans l'ouvrage : on cite la première édition mais on donne la collection de la réédition, l'éditeur Leméac a pignon sur rue à Montréal et non à Ottawa (p. 195), *Vautour* a d'abord paru chez XYZ en 1990 et non chez Typo en 1988 (p. 185), tout comme *L'hiver au cœur*, en 1987 (p. 179), *Les portes tournantes* datent de 1984 (p. 205), etc. Voilà un manque de rigueur.

Aurélien Boivin

Tu ne mourras pas
Esther CROFT
Boréal, Montréal,
1997, 109 pages.

Le troisième recueil de nouvelles d'Esther Croft vient confirmer le grand talent de cette écrivaine à la voix unique, forte, courageuse. Après *La mémoire à deux faces* et *Au commencement était le froid*, qui ont attiré les louanges unanimes des divers critiques et lecteurs, voici six nouvelles qui démasquent sans retenue les relations entre mère et fille, sœur et sœur, frère et sœur, père et mère, homme et femme. La scène familiale est au premier plan et rien n'échappe à la mémoire, au regard dévastateur et à la sensibilité écorchée vive d'une narratrice qui emprunte la deuxième personne du singulier. Un « tu » qui s'adresse directement à nous, nous met d'office au centre de la démarche, nous oblige à être complice, voire l'acteur principal. Nous sommes interpellés, questionnés, dévisagés, démasqués. Comme si nous devions nous aussi faire le trajet, apporter une réponse ou plutôt notre complicité. À notre tour de nous investir, de prendre en charge le poids des profondeurs et des grandes figures qui les habitent. Le « tu » nous oblige à une forme d'examen de conscience sans détour.

On retrouve dans ce recueil la précision de l'écriture, une écriture tranchante comme un scalpel, qui ouvre le ventre, qui va droit au cœur des choses pour étaler au grand jour l'inavouable douleur, la haine, la passion de vivre aussi. Une écriture nourrie de l'intérieur, guidée d'une main sûre, sans concession, à la fois terriblement cruelle et tendre. Une écriture qui démasque tous les faux-fuyants, les hypocrisies, les mensonges, les demi-vérités. Nous participons à une opération de démaquillage, à une quête inassouvissable de la vérité sous les masques. À première vue, on pourrait croire cette prose froide et cruelle, calculatrice et volontaire. Il n'en est rien pourtant. En apparence si détachée, si implacable, elle réussit admirablement à faire surgir l'émotion. Nous sommes

en présence de textes qui ont la beauté des déserts de sable ou de neige. Et surgissent, au cœur même de la sécheresse et du froid, des sources intarissables, des ardeurs qui brûlent.

Étonnamment, le lecteur découvre la fraternité de cet univers qui nous est généreusement donné, un monde imaginaire qui devient un lieu de connivence fraternelle dans le secret des images, des doutes, des peurs et des angoisses, des soifs et des échappées d'amour. La narratrice prend en charge *nos sentiments les plus secrets, nos* drames cachés et nous oblige à les regarder en face, à les reconnaître comme nôtre, à les habiter durement. Par ailleurs, traversent ces textes sombres où la nuit, la haine et la mort ont tant de place, des éclairs de lumière, des élans de tendresse et une passion de vivre capable de chavirer les âmes fragiles. Et c'est là toute la magie de cet univers : d'être en mesure de découvrir des terres interdites et d'y construire sa demeure fondée sur l'espoir et l'amour. Non, tu ne mourras pas, ami lecteur, mais, comme l'écrit Anne Hébert, « tu ne me passeras pas à gué, mon ami, mon ami/Je suis le puits et la soif, tu ne me traverseras pas sans péril, mon ami, mon ami ».

Maurice Émond

Risible et noir
Maxime-Olivier MOUTIER
Triptyque, Montréal,
1997, 137 pages.

Après sa sombre *Potence machine* (1995), Maxime-Olivier Moutier récidive avec un titre qui n'est certes pas plus joyeux : les vingt-cinq nouvelles de *Risible et noir* présentent des personnages fatalistes, dont l'avenir ne semble pas plus prometteur que le passé. Bien que quelques-uns des récits se démarquent de l'ensemble par leurs incursions vers le fantastique allégorique (« Essai de sociologie russe », fantaisie sur le père Noël) ou la science-fiction (« L'impasse », récit d'anticipation mettant en scène une mystérieuse K. : écho de *Prochain épisode*), la majorité des textes semblent être le fait d'un unique narrateur évoluant dans un registre réaliste. Cette impression est confirmée par la récurrence dans plusieurs nouvelles d'une même Marie-Hélène, dont la présence (ou surtout l'absence) permet au narrateur d'exprimer son dépit amoureux.

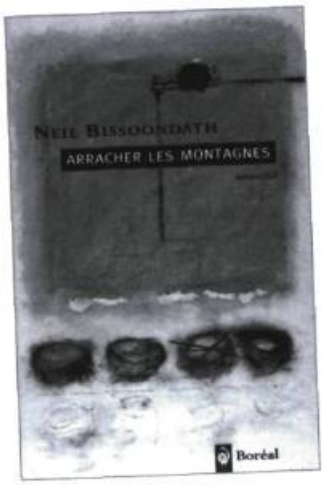
Plus noirs que risibles, ces récits témoignent de la difficulté de vivre sans pour autant cultiver le désespoir : le fatalisme entraîne habituellement la soumission, l'acceptation de son sort. Cette emprise de la destinée est, à plusieurs reprises, mise en relief par l'emploi du futur ou du conditionnel, avec parfois un peu d'ironie pour bien marquer la distance devant le sort inévitable. Moutier utilise également la technique de l'énumération pour accentuer l'impression d'enfermement dans un temps et un espace indéfinis.

Dans l'ensemble, le recueil est assez réussi. Si quelques nouvelles sont d'un intérêt relatif, elles sont aussitôt oubliées à la lecture de textes comme l'excellent « Ce n'est pas ça ! », où un personnage tente, toute sa vie durant, d'offrir à sa compagne quelque chose qui lui procurerait un plaisir particulier, sans jamais trouver. Toute la manière de l'auteur est là : « Ce n'est pas ça, mais ça ne fait rien » (p. 27).

Gilles Perron

Arracher les montagnes
Neil BISSOONDATH
Boréal, Montréal, 1997, 298 pages.

Nouvellement paru pour le bénéfice du lectorat francophone, *Arracher les montagnes* avait déjà vu le jour en 1985 sous le titre original de *Digging up the Montains*. Remarquablement rendu par une traduction ciselée et fluide, celle de Marie José Thériault, ce recueil de quatorze nouvelles livre une exploitation des thèmes chers à l'auteur du *Marché aux illusions* (Éd. Boréal), parmi lesquels l'identité, l'exil et l'intolérance, vus à travers la lucarne de contextes sociaux où la politique agit en tant que force menaçante, dépassant celles de l'individu qui, pourtant, lutte avec frénésie



ou désabusement en vue d'obtenir paix et sécurité.

D'une nouvelle à l'autre, Bissoondath postule l'identité comme une occurrence foncièrement problématique. L'individu, préoccupé de son authenticité, s'achoppe à des « montagnes », ensemble d'obstacles ou de normes (pré)établies et contraignantes, qu'il doit « arracher » s'il veut se définir, se construire lui-même, de manière à consolider ou à repenser ses liens avec la société. Car l'individu est toujours « déraciné » ; de là l'exceptionnelle densité que se partagent les personnages du recueil, de Maria Luisa, cette « reine de la police » hantée par la mort, à cette grand-mère qui s'affaire à « compter le vent » tandis que des têtes sautent, ou de Mlle Jackson, une enseignante haïe de ses élèves, à Adrian, cet artiste raté au caractère désagréable. Le destin individuel, primordial, est malmené. Hari, un riche propriétaire de boutique, doit tout abandonner avec sa famille lorsque le gouvernement de leur petite île des Caraïbes décrète l'état d'urgence. Mais chacun peut choisir de rendre raison à sa vie, comme cet étudiant originaire de Trinidad, le « révolutionnaire », qui entend libérer le « prolétarien » et renverser le capitalisme avec son donquichottisme politique. C'est sans doute la nouvelle « La cage » qui condense le mieux la problématique identitaire, en soulevant les difficultés inhérentes aux conventions culturo-sexuelles : une jeune Japonaise née en milieu rural, littéralement encagée dans la loi ancestrale du Père, quitte les siens pour se réfugier à Tokyo, puis à Toronto, mais renonce enfin à « se réaliser » ; elle reviendra au Japon, retrouvera les traditions et leur asservissement, vivra dans sa culpabilité et léguera le rêve à ses enfants.

Peu d'auteurs savent réunir imaginaire et expérience en créant un univers romanesque où ressortent si bien les enjeux conflictuels de l'identité et des différences transculturelles. À lire parallèlement avec les œuvres de Ying Chen, Sergio Kokis et Dany Laferrière, *Arracher les montagnes* s'aventure au cœur du danger de la définition sociale de l'individu, danger dont l'actualité est plus que jamais évidente.

Patrick Bergeron

PÉDAGOGIE

À quand l'enseignement. Plaidoyer pour la pédagogie

Godelieve DE KONINCK
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1996, 254 pages.
(Collection « Théories et pratiques dans l'enseignement »)

En 1993, Godelieve De Koninck avait suggéré, dans son livre *Le plaisir de questionner en classe de français*, des pistes concrètes pour amener les élèves à réfléchir, à analyser, à synthétiser, à résoudre des problèmes de compréhension, à aller plus loin que le simple repérage, en somme, des outils pour amener les élèves *à apprécier un texte*. Cette fois, elle pose, dans son nouveau livre, une question fondamentale : Qu'est-il advenu de l'acte pédagogique, cet échange irremplaçable entre un enseignant et son élève ?

Dans un premier chapitre, Mme De Koninck présente de façon très claire divers types d'enseignement : l'exposé magistral, le monologue, le questionnement, le tutorat, le travail en équipe, l'apprentissage coopératif. On se serait peut-être attendu à ce qu'elle se porte à la défense de tel type d'enseignement plutôt que de tel autre. Au contraire, elle affirme sans aucune réserve que chaque type d'enseignement est indispensable, mais que chacun possède des avantages et des désavantages. En fait, il faut tirer le meilleur de chaque type d'enseignement et utiliser plutôt l'un que l'autre dans le but de répondre à des besoins spécifiques.

Dans le deuxième chapitre, l'auteure rappelle l'apport important de la psychologie cognitive en regard de la transmission des connaissances. Qu'on se souvienne des différents types de connaissances, de l'enseignement stratégique, etc. Elle parle même de ce grand négligé qu'est « le par cœur ». De nombreux exemples tirés de différentes disciplines éclairent ses propos.

De Koninck, dans le troisième chapitre, présente les facteurs affectifs qui influencent, de façon positive ou négative, l'attitude de l'élève devant une tâche scolaire. Elle propose quelques stratégies que l'on peut mettre en œuvre pour provoquer chez l'élève une attitude positive qui lui permettra de s'engager, de participer et de persévérer dans ses efforts scolaires.

Le quatrième chapitre présente de nombreuses interventions pédagogiques qui viennent appuyer les explications concernant la représentation mentale qu'un individu se fait des informations nouvelles qu'il reçoit. Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteure fait part de ses préoccupations en regard de l'évaluation.

De Koninck, encore une fois, a visé juste. Sans remettre tout en question, elle se veut rassurante tout en proposant des ajustements possibles aux

l'exil et l'intolérance

Quel lien entre la pédagogie et Frankenstein ?

enseignants et aux enseignantes d'expérience et elle propose un véritable guide à ceux et celles qui commencent leur carrière.

Raymond Blain

Frankenstein pédagogue
Philippe MEIRIEU
ESF éditeur, Paris, 1996, 127 pages.
(Collection « Pratiques et enjeux pédagogiques »)

Quel titre intrigant ! Quel lien insoupçonné Philippe Meirieu a-t-il trouvé entre la pédagogie et Frankenstein ? « L'enfant a besoin d'être accueilli ; il a besoin que des adultes l'aident à stabiliser progressivement des capacités mentales qui lui permettront de vivre dans le monde, de s'adapter aux difficultés qu'il rencontrera et de construire lui-même progressivement ses propres savoirs » (p. 17).

Le docteur Frankenstein « a fabriqué » une créature qu'il a accueillie uniquement pour la dominer. Frankenstein, n'arrivant pas à exercer le pouvoir qu'il voulait sur l'être qu'il venait de mettre au monde l'abandonnera et la créature tentera de faire elle-même son éducation. Voilà le lien que l'on cherchait. « On ne peut mieux dire l'impasse absolue à laquelle conduit le projet de "faire" l'autre : on ne peut mieux expliquer la violence qui s'empare inéluctablement de ceux qui confondent l'éducation et la toute-puissance, qui ne supportent pas que l'autre leur échappe et veulent maîtriser totalement sa fabrication. » (p. 48).

Tout au long du texte, Meirieu présente divers personnages imaginaires « fabriqués » : Pygmalion, Pinocchio, le Golem, Robocop, etc. Je vous laisse découvrir comment, chacun à leur façon, ces personnages ont dû vivre le mythe de l'éducation comme fabrication.

Dans la deuxième partie, Philippe Meirieu propose ce qu'il appelle une « révolution copernicienne en pédagogie ». Elle tient en seulement six exigences, mais combien fondamentales.

On est d'abord intrigué par le titre ; on lit quelques pages ; on tisse les liens ; on n'a pas le goût d'arrêter sa lecture avant d'avoir compris ce que Meirieu entend par « éduquer sans fabriquer ».

Raymond Blain

Porteur d'os suivi de **Ô l'homme** et de **autres poèmes**
Jean-Pierre GUAY
les Herbes rouges, Montréal, 1997, 214 pages.

Il y plusieurs années que Jean-Pierre Guay n'avait pas fait paraître de poésie. Pire encore, ses premiers poèmes parus en édition confidentielle à Paris dans le milieu des annnées 1970 n'avaient jamais reçu l'attention qu'ils auraient dû recevoir. *Porteur d'os* et *Ô l'homme*, respectivement datés de 1974 et 1975, sont porteurs d'une thématique voisine que l'on peut synthétiser dans la formule suivante : tout mouvement d'écriture doit nécessairement passer par la prise de (dé)possession du corps et la mort n'est qu'une solution comme une autre au problème de la liberté. Mais nous ne sommes pas dans une poésie lyrique à outrance qui sonde les pulsions de l'être, bien au contraire, nous lisons une poésie qui scrute et questionne sa relation au corps et à sa perception de la nature : « Marcher c'est déplacer l'instant avec soi./ Allons, porte ce matin (fût-il de chaleur et de brouillard) vers d'autres clairières. Où tu entres, la grisaille s'écarte./Je ne demande rien d'autre : être un néon mobile./ Laisser mon corps irradier l'éclat de mes os » (« En route »). La série de textes regroupés sous le titre « Autres poèmes », qui occupe près de la moitié de cette rétrospective, nous permet de mesurer la persistance de ces préoccupations et celle, nouvelle, de l'amour qui, jusqu'alors n'avait jamais eu tant de force.

Cette poésie en prose n'a rien perdu de son acuité vive et de sa profondeur métaphysique en ces temps où, justement, d'autres poètes en viennent à épouser cette thématique et cette façon d'aborder le langage poétique sans parvenir à cette densité que l'on retrouve chez J.-P. Guay. Comme le souligne avec justesse François Charron, l'auteur de la postface : « ainsi serait-il trop facile d'assimiler la pensée de cet écrivain à une forme de métaphysique superficielle présentement en vogue, ou encore à un nihilisme frondeur rempli d'amertume. Il s'agit, bien au contraire, d'un ravissement du corps libéré, d'une impulsion vers un exceptionnel bonheur ; dépossession providentielle où les mots nudité, naïveté, communion, extase renvoient à un avenir qui agit à chaque instant ». Reste à se mettre à l'écoute de cette poésie...

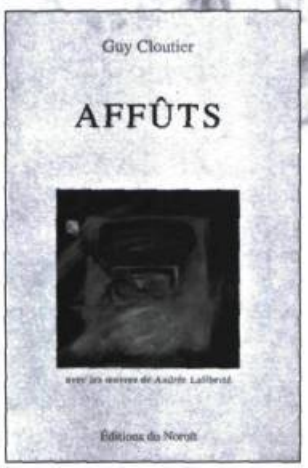
Roger Chamberland

Affûts
Guy CLOUTIER
Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte, 1997, 80 pages.

Il y a dans la poésie de Guy Cloutier comme le sentiment d'un destin tragique, d'une fatalité qui conditionne l'existence sans que rien ni personne ne puisse y faire quoi que ce soit. *Affûts*, que publient les Éditions du Noroît, nous permet de mieux saisir la dimension de ce drame intérieur que le poète semble avoir finalement apprivoisé.

Divisé en quatre parties, le recueil fait l'itinéraire du poète, de la naissance

le sentiment d'un destin tragique

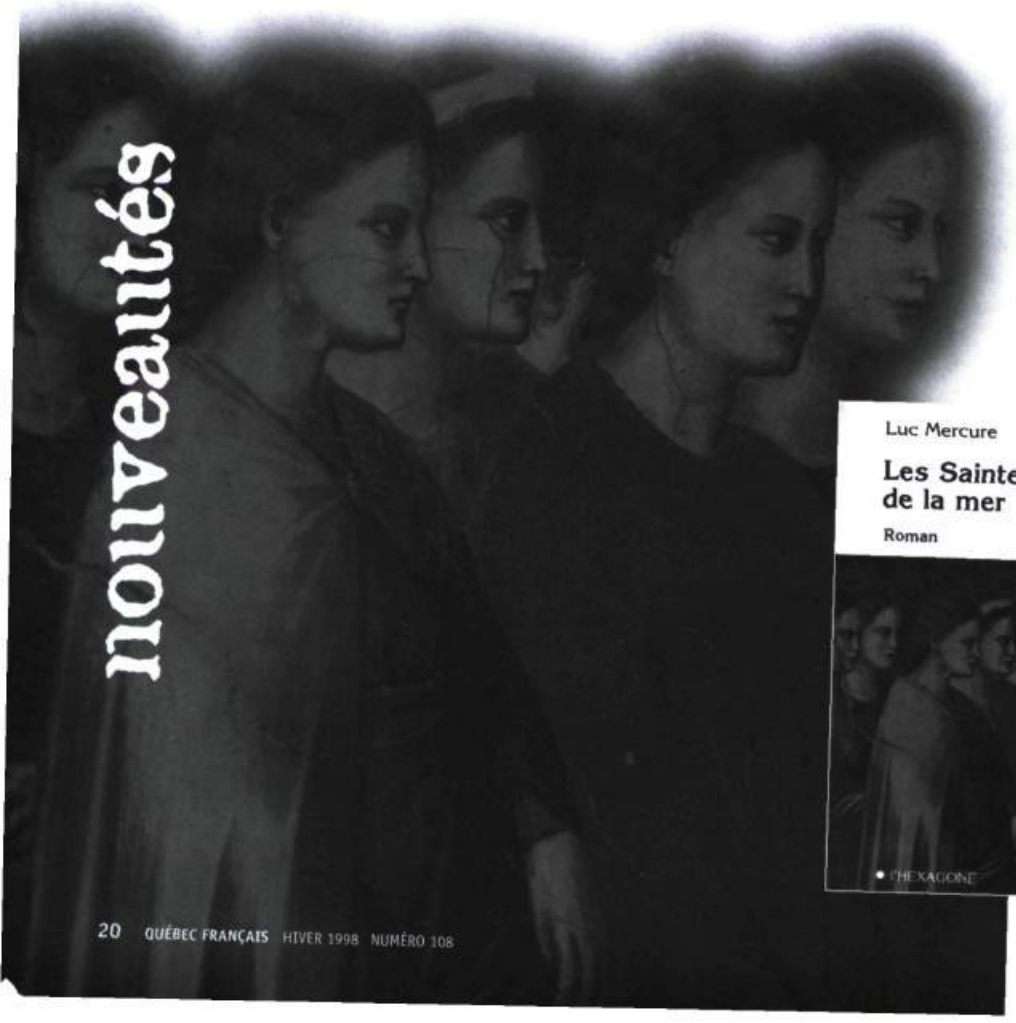


jusqu'à ces moments où il prend conscience de sa condition. Le poète est à l'affût des moindres tremblements de son être, de ce qui l'agite intérieurement, de ce qui sature son existence d'un mal-être qu'il tente de conjurer par la parole.

La poésie prend forme d'exutoire et ressasse les souvenirs enfouis, ceux-là mêmes qui façonnent l'inconscient d'un enfant et déterminent souvent les actions futures. Le poète a d'ailleurs choisi une certaine distance critique en adoptant un rapport d'adresse avec le tu qui est son double ou son moi qu'il prend à bras-le-corps et qu'il secoue pour qu'il ait définitivement conscience de ce qui l'habite ou le hante. « Sans doute que je n'existe pas assez/ avec toi il ne se passe plus rien/ tu me traites comme je me traite/ avec désinvolture/ avec indifférence/ et un peu de résignation/ comme si tu t'apprêtais à vivre/ hors de moi qu'il n'y avait plus rien à tirer.// Reconnais-le enfin ».

Affûts est un recueil bouleversant de sincérité, un regard lucide et implacable sur une existence, dont on se doute bien qu'elle a été faite de malheurs ou, à tout le moins, porteuse d'une conscience malheureuse qui trouve ici, dans le langage poétique, une issue de secours.

Roger Chamberland



Les Saintes Marie de la mer

Luc MERCURE
L'Hexagone, Montréal,
1997, 208 pages.
(Collection « Fictions »)

Professeur de littérature au collège de Valleyfield et grand lecteur de la Bible, Luc Mercure a publié en 1990 *Entre l'aleph et l'oméga*, un récit centré sur l'évangéliste Jean, le discipline préféré de Jésus. L'action du deuxième volet de diptyque, *Les Saintes Marie de la mer*, s'amorce en Gaule, un an après la mort du Christ, où ont échoué les saintes femmes de l'Évangile et le ressuscité Lazare, à la recherche de la Terre promise. Sur une plage déserte, Salomé, la mère de Jean et de Jacques le Majeur, en même temps que la demi-sœur de la vierge Marie, — c'est une des nombreuses libertés que l'auteur prend avec les textes bibliques — accepte de raconter, à sa façon et selon son propre point de vue, l'histoire de Marie, la mère de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Du même coup, elle entend éclairer son auditoire, composé de sa fidèle servante Sara la Numide, Marie de Magdala, les deux sœurs Marthe et Marie, et leur frère Lazare, tous trois originaires de Béthanie, sur la vie de Jésus, qui n'a pas le plus beau rôle et qui n'est pas, dans l'imaginaire de Mercure, cet homme attachant et sans tache que présentent les textes sacrés. Féministe bien avant le temps, Salomé, qui connaît tous les procédés de la narration, tout en se défendant d'être conteuse, accorde la place prépondérante à Marie que les Saintes Écritures ont occultée au profit de son fils, une Marie tisserande, bien en chair, avec ses qualités et ses défauts, qui doute de sa mission, qui refuse de soumettre aux enseignements des grands-prêtres, présentés comme une vérita-

l'imagination, ce n'est pas le mensonge

ble mafia, et qui suscite, par sa prestance et son étonnant détachement, la jalousie de sa demi-sœur qui l'envie au point de la détester. Mais c'est cette même Salomé qui, dès après son départ, entreprend de redorer l'image qu'elle a elle-même ternie de la vierge. Sa fortune dilapidée, elle a compris l'importance d'aimer les autres et de les aider, message qu'elle tente d'insuffler à ses amies rassemblées autour d'elle et à qui elle demande de modifier leurs vies dans le respect et dans l'amour de l'autre.

L'histoire, racontée dans une langue juste et agréable, d'où l'humour n'est pas absent, est plus qu'une simple réécriture des textes bibliques. Mercure, en véritable humaniste, a voulu attirer l'attention sur le pouvoir de la parole dans une société qu'on a toujours présentée comme dominée par les hommes mais dans laquelle, en fait, la femme a pourtant été le moteur des changements sociaux qu'a connus l'humanité par la suite. Les exégètes et les inconditionnels de la Bible seront sans doute déçus, voire scandalisés de cette réinterprétation de l'histoire sainte, bien différente (mais peut-être plus vivante) de celle que nous avons apprise sur les bancs de l'école (la grande comme la petite).

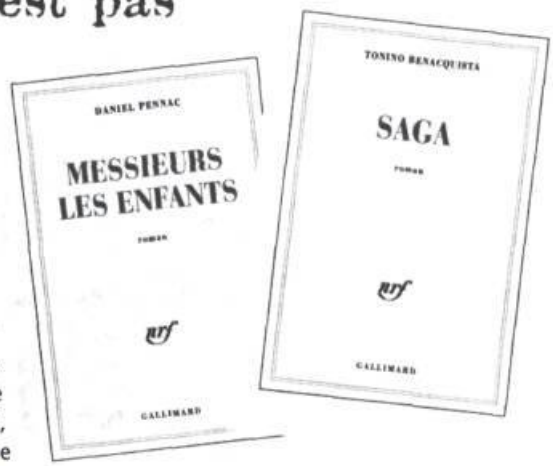
Aurélien Boivin

Messieurs les enfants
Daniel PENNAC
Gallimard, Paris,
1997, 238 pages.

Le dernier roman de Daniel Pennac, *Messieurs les enfants*, permet aux lecteurs de retrouver l'univers de Belleville auquel l'auteur les a habitués, mais cette fois sans les Malaussène. Les héros sont trois gamins d'une douzaine d'années (Igor, Nourdine et Joseph) qui sont punis par un professeur de français tyrannique. Ils ont un devoir (une « rédac' ») à écrire : ils doivent raconter ce qui arriverait s'ils se réveillaient transformés en adultes, leurs parents devenant en même temps des enfants. Le professeur insiste pour leur rappeler que « l'imagination, ce n'est pas le mensonge », phrase qu'il répète depuis trente ans à tous ses élèves. Cette phrase prendra tout son sens lorsque le sujet, une fois traité, deviendra réalité : les trois enfants grandissent, leurs parents rapetissent.

Depuis le premier roman de Pennac, la littérature a toujours été un élément essentiel de la structure narrative privilégiée par l'auteur. Dans *Des chrétiens et des Maures* (1996), un personnage souffrait d'une maladie littéraire, et sa guérison n'était possible que dans l'univers de la fiction. De même, dans *Messieurs les enfants*, c'est la confusion entre le réel et l'imaginaire qui donne toute sa saveur au récit. Les enfants trop vite grandis à cause d'une rédaction ne pourront retrouver leur aspect normal qu'à la suite d'une autre expérience d'écriture, en collaboration forcée avec leur professeur. Pendant les quelques jours où ils auront été « adultes », ils auront appris que les mots permettent que des choses impossibles arrivent. Voilà qui n'a rien d'étonnant si on considère que celui qui raconte leur histoire a quelque chose d'assez inhabituel pour un narrateur : il est mort.

Gilles Perron



Saga
Tonino BENACQUISTA
Gallimard, Paris, 1997, 357 pages.

Manifestement, Tonino Benacquista s'est amusé en réalisant *Saga*, un roman où il raconte l'histoire de quatre scénaristes paumés, embauchés pour écrire les *scénarii* d'un feuilleton qu'à peu près personne, en principe, n'est censé regarder. En effet, la chaîne qui commande les textes, devant remplir des quotas de production nationale, diffusera la série à quatre heures du matin. Or les héros se lancent dans l'aventure à fond de train et inventent un univers assez proche de notre *P'tite vie*. Comme on s'y attend, le succès dépasse toutes leurs espérances ainsi que les attentes de leur employeur, qui tentera alors par tous les moyens de reprendre le contrôle de cette émission loufoque. Finalement, les quatre as de la réplique incongrue livrent un ultime épisode où ils déçoivent les téléspectateurs français. Commence alors une véritable chasse à l'homme pour retrouver les auteurs impies qui ont osé commettre un tel sacrilège, mais qui jouissent désormais d'une célébrité internationale.

Benacquista livre ici une parodie fort réussie des séries télévisées à succès avec l'humour parfois grinçant qu'on lui connaissait dans *La machine à broyer les petites filles*. Il possède un flair particulier pour présenter avec légèreté des situations qui, en plus d'être grotesques, frôlent parfois le pathétique. Son quatuor de scénaristes sert bien cette intrigue à laquelle se mêlent des éléments du polar. Toutefois, la fin du roman (il y a près de cent pages à partir du dernier épisode de la série télévisée jusqu'à la conclusion) traîne en longueur. On s'y écarte dans des dialogues parfois grandiloquents et moralisateurs qui imposent aux lecteurs un *happy end* dont on pouvait fort bien se passer.

Georges Desmeules

Le voyage de Théo
Catherine CLÉMENT
Seuil, Paris,
1997, 647 pages.

Il y a eu *Le monde de Sophie* de Jostein Gaarder sur l'histoire de la philosophie ; il y a maintenant *Le voyage de Théo* de Catherine Clément sur les religions du monde. Sous la forme romancée, c'est bel et bien un

sophia theos

tour des principales religions que l'auteur fait faire à son personnage, Théo, et par ricochet au lecteur.

Tout comme Sophie (du grec *sophia* « sagesse »), Théo (du grec *theos* « dieu ») semble prédestiné à ce tour guidé des croyances internationales. Il a quatorze ans, aucune sérieuse instruction religieuse et il est très curieux. Mais voilà, Théo tombe gravement malade, si bien que la médecine occidentale déclare forfait. C'est alors que sa tante Marthe s'en mêle ; personnage excentrique, cosmopolite, la dite tante croit aux vertus du voyage, et à ceux de la découverte. De plus, elle pense beaucoup de bien des médecines dites parallèles, issues de savoirs ancestraux et de croyances autres que les diktats occidentaux. Elle entraîne donc son neveu à travers un périple qui débutera à Jérusalem, siège des trois grandes religions monothéistes : juive, chrétienne et musulmane, en passant par les religions polythéistes, comme celle de l'Égypte ancienne ou de l'hindouisme, pour ensuite découvrir les religions animistes en Afrique, le Vaudou au Brésil, etc. L'odyssée se terminera à Delphes, étape finale logique pour un jeune homme à moitié grec.

Si le fil narratif peut sembler de prime abord un peu ténu pour cette « odyssée spirituelle », on se rend vite compte qu'il facilite la digestion des multiples notions dont est bombardé le lecteur. Les questions simples et pratiquement dénuées de préjugés du jeune Théo amènent une vulgarisation de chaque religion, ce qui permet de bien saisir les principes de base de chacune. De plus, Théo se fait un devoir de comparer les mérites respectifs des religions qu'il découvre, facilitant ainsi une mise en perspective de ce vaste panorama.

La visée pédagogique de ce roman est évidente ; mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, elle n'alourdit aucunement la lecture. Ce tour du monde des religions se lit bel et bien comme un fascinant roman d'aventures, tant les religions se confondent avec l'histoire et les sociétés auxquelles elles participent activement. Le prosélytisme ne prend pas part au récit ; on n'y prouve point l'existence de Dieu, mais bien l'existence du divin un peu partout à travers le monde, sans discrimination de croyances. C'est au lecteur de juger, s'il désire le faire.

Le tout est fort bien présenté, avec un index pour se retrouver à travers le dédale des différentes croyances, ainsi que des chapitres et moult sous-parties, ce qui brise parfois le fil de la lecture. Un livre pour ceux qui veulent en savoir plus sur le divin de par le monde, sans se barber d'une lecture encyclopédique, et surtout sans *a priori*.

Viviane Paradis

L'homme de Germaine

Claude JASMIN
Lanctôt éditeur, Outremont,
1997, 224 pages.

Le Gilles de Germaine, dans son rafiot peu rassurant, transporte des clientes de Percé à l'île Bonaventure. Dès le début de *L'homme de Germaine*, le ton est donné par « l'ostie de pouilleux d'ivrogne » qui a noyé deux Américaines, reporters pour la NBC. L'imagination de Jasmin n'a pas de limites pour échafauder alors toute une kyrielle d'intrigues dont la toile de fond s'organise autour de la fuite du capitaine affolé, tourmenté par la peur d'être incarcéré, celui-là même que la « rougette Germaine », née en Gaspésie, a épousé pour vivre à Montréal une existence remplie de « Pleure pas, Germaine » que lui répétait sans cesse un mari lamentablement alcoolique. Ici encore, l'amoureux inconditionnel de la « waitress du Roxy Bar » n'en finit plus d'accumuler les bévues d'une sinistre loque humaine. Dans sa fuite éperdue, le fuyard traqué se morfond et a tout le temps pour essayer de comprendre le puzzle de son passé. Ce qui revient à la surface, c'est le drame familial qu'un père alcoolique ne cesse d'amplifier à un point tel que tous les enfants fuiront aussi ce milieu condamné à la perpétuelle médiocrité d'un moins que rien.

Si le roman cache un dénouement surprenant, il faut l'attribuer à la « méthode Jasmin ». Derrière une apparente simplicité de la structure linéaire, le romancier a su insuffler un rythme endiablé grâce à des rebondissements spectaculaires sans souci réel de vraisemblance. Roman d'aventures au sens le plus littéral, chaque page crie le désespoir amoureux malgré les inconstances répétées d'êtres peu reluisants, englués dans un atavisme dégradant. Contrairement au personnage central qui résume son drame principal dans « les maudits mots » qu'il n'arrive pas à formuler pour décrire ce qu'il ressent, la langue de Jasmin, alerte et révélatrice du quotidien des gens simples, des « mal-instruits et des malappris », situe le récit dans un réalisme certes sombre et déprimant, mais ouvert toutefois sur des embellies d'espoir. Les quelque trente ans qui séparent le *Pleure pas, Germaine* de *L'homme de Germaine* ont été bénéfiques à l'écrivain qui a acquis une maturité dans l'art de raconter.

Yvon Bellemare

Le blues de Schubert

Cécile DUBÉ
Hurtubise HMH, Montréal,
1997, 149 pages.

C'est dans le sillage des romans de Jacques Poulin (*Jimmy*, *Les grandes marées*, *Le vieux Chagrin*) que se situe celui de Cécile Dubé, *Le blues de Schubert*, qui met en scène un enfant de six ans, Mathieu, qui observe, avec des yeux étonnés et inquisiteurs, le monde des adultes dans un chassé-croisé impliquant deux hommes et une femme — le fameux « éternel triangle ». Pour confident du jeune garçon, un chat, Schubert, ce qui explique une partie du titre. Le roman se déroule sur fond musical — ce qui éclaire l'ensemble du titre — et sur un mode mi-tragique, mi-poétique, où Mathieu confie à son chat ses « bleus », et où Catherine, hantée depuis l'enfance par le suicide de sa mère Élodie, raconte son angoisse et son vertige du vide à un psychothérapeute pour s'en délivrer. Mais celle-ci saura-t-elle assumer en plus la séparation d'avec son mari Philippe, journaliste reporter couvrant la guerre cruelle qui déchire la Bosnie-Herzégovine ? Comment se comporter avec Thomas, l'« ami » du couple, probablement le père de l'enfant, puis avec un musicien de passage, Raphaël ? Et

l'enfant qui les divise, qui ne sait avec qui partager son amour, avec Catherine, avec Philippe, avec Thomas...

On se laisse captiver par l'innocence de Mathieu, on se laisse bercer par la voix intime, hésitante, de Catherine qui, par narrateur délégué, déroule le film de sa vie, se livre à son *Journal*, tout en essayant d'assumer son rôle maternel avec ténacité. Raconté en un style agréable, aux phrases courtes se déroulant en cascades, s'additionnant les unes aux autres dans des segments souvent nominaux, le roman est traversé d'images poétiques où la nature, le fleuve et ses attributs occupent une place privilégiée. Un livre à lire pour sa grande qualité d'écriture, pour l'authenticité, la fraîcheur et la profondeur de ses émotions.

Gilles Dorion

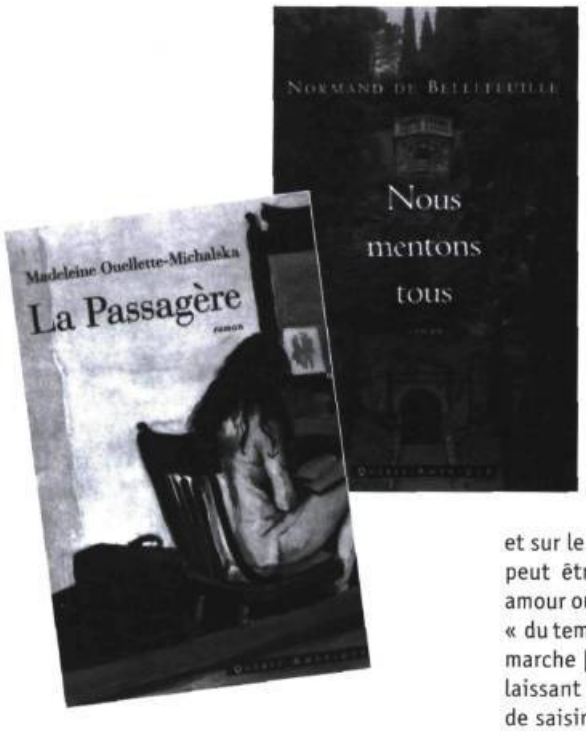
L'art du maquillage

Sergio KOKIS
XYZ éditeur, Montréal,
1997, 369 pages.
(Collection « Romanichels »)

Transformer le réel, le vrai, le naturel par le regard du peintre, voilà ce que raconte, sur un mode presque surréaliste, *L'art du maquillage*, quatrième roman de Sergio Kokis. En même temps qu'une certaine auto-analyse où se révèle le « penchant morbide » (p. 85) du narrateur et de l'auteur pour représenter « l'envers des choses » (*ibid.*), c'est une histoire de la peinture ainsi que la description des activités du monde interlope que livre ce récit, un marché de contrefacteurs qui abusent les meilleurs experts, toutefois de mèche avec les artistes les plus habiles, dans le but évident de s'enrichir aux dépens des riches, prétendument connaisseurs. Jeu « fascinant » (p. 136) que la contrefaçon ! Et le narrateur Max Willem, expert physionomiste, anatomiste et peintre, en joue fort adroitement grâce à un talent hors du commun. Tout en métamorphosant par le regard, et les mains, les femmes qu'il rencontre (Marylin, Caroline, Valentine...), soit de chrysalide en rutilant papillon, soit l'inverse, cruellement, il se livre avec passion à la reproduction authentique (!) de peintures souvent célèbres. Il se pique au jeu, s'y prend, puis s'y perd presque, peu s'en faut, en raison du réseau mafieux qui l'emprisonne. Succombant au charme irrésistible de Véra, d'ascendance censément russe, qui se révélera une Valentine toute suisse, il subira, à son corps défendant, littéralement, les assauts de la dissimulation. Trompeur trompé, le maquilleur échappera de peu à la déchéance, puis à la destruction, grâce à l'intelligence sagace de l'homme qui a acquis de l'expérience... et de l'expertise. De Montréal à Bruxelles, de Genève à Paris, de Bar Harbour à un « bled perdu de la côte du Pacifique » (p. 368), le peintre se promène de tableaux en portraits, de galeries en ateliers, où constamment s'exerce la substitution du réel artistique par l'art.

L'écriture de Kokis, fluide, naturelle, limpide, charmera évidemment les plus difficiles, d'autant plus que Max, le peintre migrant, d'origine belge, double assuré de l'écrivain, s'est si bien intégré au Québec et à sa culture qu'on l'y croirait né. Peut-être faut-il apporter quelques réserves au récit des (trop) multiples expériences du peintre narrateur, car l'intérêt aurait tendance à s'émousser. Le sens même des activités « artistiques » du faussaire pourrait se résumer dans cette réflexion de Max : « Curieuse contradiction : la contrefaçon m'ouvrait les portes de la vérité, de la beauté et de la paix » (p. 236).

Gilles Dorion



La passagère
Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA
Québec/Amérique, Montréal,
1997, 193 pages.

Les amours et les voyages se conjuguent étrangement et ressemblent tout aussi étrangement à des fuites désespérées vers des ailleurs meilleurs, des instants d'oubli ou encore vers une sérénité incertaine. Voilà l'impression que laisse en fin de lecture *La passagère*, roman bien titré parce que tel apparaît le personnage central du récit, de passage tant dans les lieux que dans les relations amoureuses.

Laurence, quarante ans, est journaliste-pigiste. Elle part en Allemagne officiellement pour participer à un colloque et pour faire quelques reportages ; officieusement, elle fuit une rupture amoureuse de fraîche date. Dès les premiers jours de son voyage, elle fait la rencontre de Karl et en tombe *subito presto* amoureuse. Mais bien vite refait surface en Laurence l'autre, David, celui qu'elle a quitté. De retour à Montréal, les échanges épistoliers et téléphoniques entre Laurence et Karl se bousculent, se croisent. Plutôt que d'attendre, Laurence repart en voyage, d'abord dans le désert américain, puis en U.R.S.S.. Une brève visite de Karl à Montréal amène une tentative d'ébaucher un quotidien à deux ; mais la seconde rencontre, en Floride (!) cette fois, montrera bien l'impasse de leur relation et l'incompatibilité de leurs caractères. À vivre dans le souvenir de l'autre, dans « la splendeur du rêve » (p. 23), le réel finit par prendre le pas.

Ce roman écrit à la première personne entraîne le lecteur dans une réflexion sur la condition amoureuse et sur le désir de partir ; Laurence ne peut être que de passage dans un amour ou dans un lieu, une passagère « du temps qui fuit, [...] du monde en marche [...], de l'amour qui passe en laissant des traces que je m'empresse de saisir » (p. 193). C'est un constat quelque peu désabusé d'une vie d'errance, sans ancrages de toute éternité, avec pour bagages les souvenirs, tant personnels que drainés par l'histoire. La trace du passé, individuel ou collectif, reste fort présent dans une recherche du réel sans les attaches du présent.

Cette idée traverse tout le roman avec bonheur, par la richesse d'une réflexion sans concessions du personnage central. Mais la succession des lieux et des événements au cours du récit ne permet pas de comprendre pourquoi le personnage en arrive à une telle profondeur. Les mises en situation sont rapides, les lieux se bousculent sans qu'il soit aisé de comprendre pourquoi ils sont marquants. De plus, des erreurs amusantes viennent semer le doute sur la lourdeur voulue de certains passages, comme celle à la page 32 : « Nous descendons lentement l'Unter den Linden — l'avenue des Lilas — avec tout le romantisme que nous inspire ce nom » (*Linden* : « tilleuls » en français...).

La Passagère possède une psychologie intéressante entourée, si on peut dire, d'une logistique plus ou moins crédible. Dommage, dans la mesure où le personnage de Laurence aurait pu apparaître comme un beau portrait de femme, dans toute la plénitude assumée de ses déceptions et de ses fuites.

Viviane Paradis

Nous mentons tous
Normand DE BELLEFEUILLE
Québec/Amérique, Montréal,
1997, 192 pages.

Après avoir assuré les belle heures du formalisme en poésie, avoir tâté de la nouvelle, voilà que Normand de Bellefeuille se tourne du côté du roman avec *Nous mentons tous*, titre curieux dont on peut mettre en doute la pertinence après lecture. Certes le mensonge est au cœur de cette histoire à paliers où Raphaëlle, en voyage en Italie, envoie des lettres à son amoureux resté à Montréal afin de monter une pièce de théâtre à partir des *Métamorphoses* d'Ovide. Le problème avec ces lettres, c'est qu'elles ne semblent pas venir de là où elles devraient ou encore qu'elles semblent adressées à plusieurs intercoluteurs. Pire encore, le narrateur trouve un vieux film non-développé dans l'appareil photo et constate, après l'avoir fait imprimer, que ces photos concernent Raphaëlle que l'on voit avec un type dont on ne distingue pas le visage, mais qui semble être photographe. Le décor rappelle étrangement l'Italie, là où était allée Raphaëlle quelques années plus tôt.

Le doute du narrateur est amplifié par le sentiment très fort qu'il ressent d'être épié ; quelqu'un l'espionne, lit le même livre que lui à la Bibliothèque nationale : l'édition de luxe des *Métamorphoses* illustrée par Picasso. Entre le doute et le désarroi, il essaie de donner sens à cet amalgame d'événements circonstanciés sans parvenir à comprendre le rôle que chacun joue dans cette étrange sarabande. Son couple est-il en voie de désintégration ou est-ce seulement sa perception de la réalité qui est faussée, déformée par une paranoïa excessive, compte tenu des événements particuliers qu'il est en train de vivre ? Lui-même se considère-t-il comme un amoureux fidèle alors qu'il a des relations sexuelles avec Béatrice, une comédienne de la troupe ?

L'intérêt de ce roman tient justement dans la juxtaposition de ces histoires, celle de la pièce à faire et celle de l'absence de Raphaëlle, comme si l'une et l'autre renforçaient l'idée que « nous mentons tous ».

recommencement et solitude

ANDRÉ GIRARD

Avec ce premier roman, de Bellefeuille séduit son lecteur grâce à un style qui sait mesurer les effets de surprise dans une structure romanesque relativement complexe.

Roger Chamberland

Zone portuaire
André GIRARD
VLB éditeur, Montréal,
1997, 110 pages.

Le thème du départ, relié à ceux du recommencement et de la solitude, est récurrent dans l'œuvre d'André Girard. Le héros de *Deux semaines en septembre*, prix Robert-Cliche 1991, quitte femme et ville, pour entreprendre une nouvelle vie sur les bords de la Baie des Ha ! Ha ! au contact d'un ami sculpteur de menhirs et de totems. L'alignement de ces immenses pièces est évoqué dans *Zone portuaire* alors que l'ami refuge exerce le métier de souffleur de verre. Ce troisième roman, qui fait suite à *Orchestra* (1994), est un long monologue intérieur, une lettre que ne lira jamais sa destinataire, que le narrateur, opérateur de grue géante dans le port de la Baie, depuis dix ans, après avoir été professeur et chercheur en anthropologie dans une université montréalaise, adresse à une femme étrangère, Sofia de Bulgarie, ainsi qu'il l'a baptisée, débarquée d'un paquebot un jour de septembre et qui a partagé sa solitude pendant un an, avant de disparaître sans laisser d'adresse. La femme, chez Girard, est mystérieuse et vient perturber la vie de l'homme qui se dit heureux mais qui cherche un sens à son existence, comme en témoigne cet exercice d'écriture auquel le narrateur se livre, un an jour pour jour après le départ de cette femme qu'il n'est pas parvenu à connaître vraiment. C'est l'occasion pour lui de faire le point et de revivre, non sans nostalgie ni émotion, le temps d'un promenade sur les battures et d'une bonne bouteille de rouge, une foule de souvenirs dans des lieux qu'ils ont fréquentés ensemble. Ces nombreuses analepses, de même que les non moins nombreuses répétitions traduisent le désarroi de ce décrocheur des temps modernes qui a décidé de fuir ville et carrière pour connaître la vraie vie, saine et libre. Ancien coopérant en Afrique et ex-chercheur rattaché à l'Université de Santiago pour ses travaux sur l'Île de Pâques, il s'adonne à l'écriture pour réfléchir sur son passé et sur sa vie d'universitaire, « incapable de soutenir la pression inhérente aux jeux du pouvoir » et à l'essoufflante course à la bourse de recherche » (p. 64). Car, poursuit-il, « malgré tout le bien que j'en pense encore aujourd'hui, l'université étant un lieu de questionnement, de recherche de civilisation, l'institution sera toujours en soi un panier de crabes. Si certains peuvent en faire abstraction, d'autres un peu plus sensibles n'y arrivent pas. Moi, ça me rend malade » (p. 60). Il préfère donc, entre ses quarts de travail, « s'appliquer à étirer le temps plutôt que de se contenter de le tuer » (p. 62).

Roman d'analyse et roman d'atmosphère, *Zone portuaire* jette un regard lucide sur le quotidien d'un homme qui n'a pas hésité à renoncer aux avantages d'une profession bourgeoise pour vivre son rêve et connaître la paix, la vraie, celle qui procure des instants d'intense bonheur.

Aurélien Boivin

L'acquittement
Gaétan SOUCY
Éditions du Boréal, Montréal,
1997, 128 pages.

Après *L'Immaculée conception*, paru en 1994, Gaétan Soucy nous revient avec *L'acquittement*, court écrit qui se nomme roman. Mais est-ce bien un roman, cette journée dans la vie de Louis Bapaume ? Histoire brève de par sa temporalité et son nombre de pages, oui, mais dense. Très dense.

1946. Louis Bapaume, musicien, revient après vingt ans dans le village où il a commencé sa carrière. Une seule journée où il compte s'acquitter de ce qu'il croit être ses dettes morales envers la famille chez qui il résidait. C'est donc un voyage dans le temps qu'il effectue, se retrouvant jeune homme, où il avait pour devise « Aucune catastrophe ne peut m'atteindre puisque rien n'est réel » (p. 122). Mais les années ont passé, et tout semble avoir tourné court : son mariage bat de l'aile, sa carrière comme musicien n'a jamais véritablement levé, il n'arrive plus à composer, son fils meurt en bas âge... À cela s'est ajouté le sentiment d'avoir commis une faute grave, celle-là même dont il tente de chercher le pardon auprès de l'enfant de jadis, devenu depuis une femme, en cette journée de 1946.

Entre le rêve et la réalité, entre le passé et le présent, Louis hésite et sombre tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Après avoir reçu le pardon de la jeune personne concernée, qui avait vraisemblablement oublié de quelle faute il s'agissait au juste, il s'en retournera, sans pour autant avoir trouvé la paix escomptée. Mais quelle sorte d'apaisement peut trouver un homme qui, selon toute apparence, se sent fondamentalement coupable ? Coupable face à autrui, face à sa femme, face à lui-même, tout en niant une partie de la réalité, obnubilé par sa vision des choses, pessimiste il va sans dire. Le basculement final, tel « l'autre côté du miroir » de l'Alice de Lewis Carroll, vient complètement brouiller la perception et renverser la subjectivité des choses.

Le récit demeure plein de mystères et questionne la perception de la réalité, la multiplie et laisse entrevoir un prisme de possibilités de visions du réel. Ce n'est qu'à une seconde lecture que les morceaux semblent s'emboîter, mais les conditions de possibilité du récit apparaissent infinies, tant les indices sont diffus et s'interprètent de diverses façons. On s'y perd, mais sans ennui, tant le passage flou entre le rêve et la réalité demeure fascinant.

Viviane Paradis

L'île de la merci
Élise TURCOTTE
Leméac, Montréal,
1997, 202 pages.

Élise Turcotte est sans doute l'une des écrivaines qui bénéficient de la faveur populaire. Elle a toujours réussi à faire l'unanimité autour de ses œuvres tant en poésie qu'en prose. Après nous avoir donné *Le bruit des choses vivantes*, un roman flamboyant, et *Caravane*, un recueil de nouvelles d'une rare finesse, son roman *L'île de la merci* était attendu. Qui osera avouer sa déception qui est la mesure de ses attentes ? J'en suis. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un mauvais roman, loin de là, mais il ne me semble pas que l'on y retrouve cette émotion sensible qui caractérisait ses autres œuvres.

Il s'agit d'un roman familial qui se noue autour d'Hélène, une jeune adolescente dont le mal de vivre est profond, qui évolue dans ce cercle infernal et sans issue d'une famille en voie d'éclatement. Sa mère, Viviane, courtière en immeuble, comme son père, Robert, sont autant absents l'un à l'autre qu'à leurs trois enfants. Cette trame narrative centrale est doublée par l'énigme d'un meurtre crapuleux irrésolue : celui d'une jeune fille dont on a retrouvé le cadavre dans un bosquet de l'Île de la merci. Hélène s'intéresse à cette enquête, collige les articles de journaux relatifs à cet événement et tente, à sa façon, de résoudre le meurtre.

Mais ce ne sont pas tant les conflits familiaux que cette histoire d'assassinat qui sont au cœur de ce roman, mais plutôt la narration même de la jeune fille , son point de vue introspectif sur la nature et le sens à donner à la vie et à l'amour qu'elle découvre durant cet été. Impossible d'aller plus loin sans livrer la finale qui constitue le nœud de résolution de tous les conflits.

Certes il s'agit d'une écriture tout en finesse qui traduit avec acuité le point de vue d'une adolescente subissant une condition désespérée, mais il manque à ce récit la profondeur d'une réflexion qui faisait le style d'Élise Turcotte. Toutefois peut-on le lui reprocher sans risquer de tomber dans le piège d'attendre d'une auteure qu'elle soit égale à elle-même ?

Roger Chamberland

Ballade sous la pluie
Pierre YERGEAU
L'instant même, Québec,
1997, 150 pages.

Avec *Ballade sous la pluie*, Pierre Yergeau se permet une incursion du côté du roman policier, réutilisant à sa façon les archétypes du genre : Samuel Malard est un détective désabusé, propriétaire d'une agence d'enquêtes où les clients se font rares, qui vit dans son bureau dont le loyer n'a pas été payé depuis longtemps. C'est alors que survient une mystérieuse étrangère qui lui demande de retrouver un professeur de littérature qui aurait disparu. L'enquête démarre et les résultats arrivent rapidement. Un peu trop, peut-être.

L'intérêt de ce livre n'est évidemment pas dans le suspense, à peu près absent dans l'histoire, mais plutôt dans le mystère littéraire qui est à la source de la disparition du professeur Verneuil. En effet, celui-ci est en possession d'un manuscrit apocryphe d'Edgar Allan Poe, convoité par une organisation non identifiée, mais qui ne recule pas devant le meurtre pour l'acquérir.

Cependant, même cet aspect littéraire de l'enquête semble insuffisamment exploité, et les raccourcis empruntés pour parvenir au bout de l'histoire nous laissent l'impression d'avoir raté quelque chose. Ainsi Verneuil prend l'identité d'un personnage de Poe, mais cette identification du chercheur à son objet de recherche, riche de possibilité, tourne court. On évoque un lien important entre Borges et Poe, appuyé par l'identité argentine de la femme qui commande l'enquête : ce lien semble ensuite bien ténu.

Heureusement, il y a l'écriture de Yergeau, faite de phrases courtes (et de brefs chapitres), qui révèle encore une fois toute sa force d'évocation. Le plaisir de ce roman ne peut alors venir que de la nécessaire reconstruction des symboles qui s'additionnent au fil du récit.

Gilles Perron

Mon frère l'ombre
Tyranaël, tome III
Élisabeth VONARBURG
A lire, Beauport, 1997.

Ce roman constitue la troisième partie d'une épopée qui en comptera cinq. L'action de *Mon frère l'ombre* se situe plusieurs centaines d'années après celle du *Jeu de la perfection*, le tome II. Sur la planète Virginia, les générations se suivent, cependant que la mutation présente chez les premiers enfants de ce monde continue à évoluer et à se diversifier. Au fil du temps, des factions de mutants se sont créées qui s'opposent farouchement, quoique dans une guerre froide. Le gouvernement des Gris a ses opposants clandestins, les Rebbims ; ils entretiennent leurs interprétations des mystères de Virginia et préparent sans hâte une révolution dont l'échéance n'apparaît pas clairement.

En marge de toute société vivent les Têtes-de-pierre, descendants des derniers Terriens implantés sur Virginia,

et dont l'éveil à la télépathie ne peut être forcé par aucun moyen.

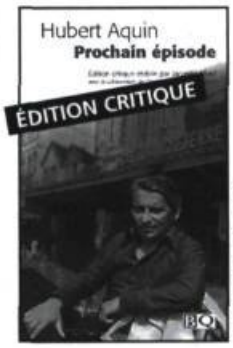
Le roman propose, comme personnage principal, Mathieu, précisément représentant de cette dernière catégorie. Épaulé par un androïde du monde ancien, ce personnage, au cours de son évasion d'un souterrain, vit diverses aventures se rapprochant de celles d'Oghim, héros d'une légende des Anciens. Puis il sera confronté aux deux groupes de mutants, ne sachant trop auquel donner son allégeance. Ce Tête-de-pierre, pourtant, aux pouvoirs insoupçonnés, sera le premier habitant de Virginia à partir avec la Mer pour se retrouver sans inconvénient sur la planète parallèle, Tyranaël, au milieu des Anciens, bien actuels, en réalité.

Des trois livres, *Mon frère l'ombre* est celui qui présente la structure la plus simple. L'action se déroule sans trop de ruptures temporelles ou spatiales. Le nombre de personnages y est restreint et chacune des péripéties fait évoluer le roman vers une conclusion unique. Les deux premiers tomes de la série Tyranaël ne nous avaient pas habitués à cette linéarité. Celui-ci a le mérite d'être plus facile à suivre. Des extraits de la légende d'Oghim, dans la première partie, viennent régulièrement éclairer et expliciter le cheminement de Mathieu.

Cet ouvrage de science-fiction, pourtant, ne réunit pas toutes les qualités constatées dans les livres précédents. L'action s'étire davantage en débats abstraits. Le style de Vonarburg ne se dément pas, sa minutie non plus, mais les descriptions les plus détaillées ne présentent plus l'attrait de la nouveauté qui entraînait le lecteur des *Rêves de la Mer* et du *Jeu de la perfection*.

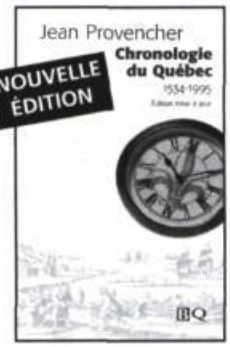
Clément Martel

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

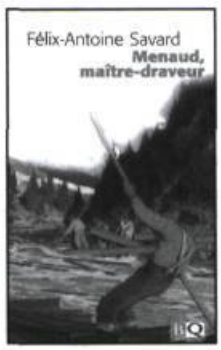


380 PAGES ◆ 10,95$

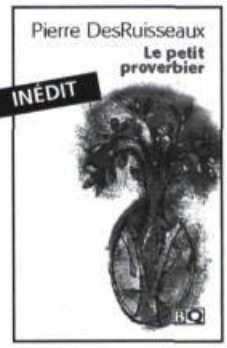
160 PAGES ◆ 7,95$



384 PAGES ◆ 11,95$



180 PAGES ◆ 7,95$



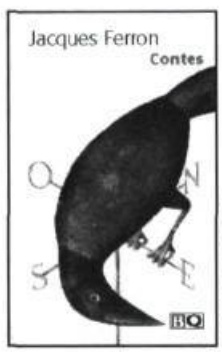
288 PAGES ◆ 9,95$

240 PAGES ◆ 8,95$

270 PAGES ◆ 8,95$

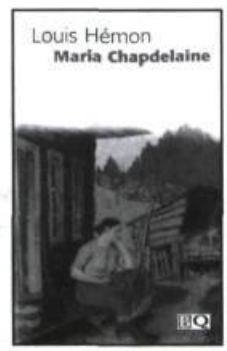
214 PAGES ◆ 8,95$

288 PAGES ◆ 8,95$



312 PAGES ◆ 9,95$

184 PAGES ◆ 7,95$



216 PAGES ◆ 8,95$

CATALOGUE COMPLET : www.livres-bq.com

LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE